*Si Mohand* (Mohand-ou-m'hand at Hamadouche — 1845-1906). Il naît dans une famille kabyle relativement aisée, que ruine sa participation à l'insurrection de 1871. Le jeune Mohand échappe de peu au sort de son père, fusillé. De ce jour commencent ses errances. Curieux de tout et de tous, marié ou célibataire, on ne sait trop, mais amateur, selon Mouloud Feraoun, « de kif et d'absinthe », ce vagabond caustique, charmeur et inspiré sème de courts poèmes, les *isefra* ou *isfras*, qui connaissent un immense succès. Ciseleur très nonchalant du quotidien, des aléas de l'amour (qui sait, platonique ?), la légende s'empare de ce poète sans liens qui savait trouver en Dieu son refuge naturel. Traduction du kabyle par Mouloud Mammeri, présentation par Tassadit Yacine.

Orphée

Collection dirigée par Claude Michel Cluny

La poésie est la première parole. Mythes, épopées, oracles, voix des mystères et des mystiques, puis de l'amour, de l'indignation, de la révolte, de l'espoir ou de l'humour, de la vie quotidienne et de la solitude. Introuvables ou retraduites, classiques ou contemporaines, familières ou méconnues, ce sont ces voix innombrables que la collection *Orphée* souhaite faire entendre parce que plus que jamais elles sont nôtres.

□ Afrique
■ Kabyle (Algérie)

Maquette de la couverture :
Colette Lambrichs, d'après Júlio Pomar. 35 FF.




Si Mohand
Isefra

# Si Mohand



## Isefra

Choix, traduction du kabyle
par Mouloud Mammeri.
Présentation par Tassadit Yacine.

## MOULOUD MAMMERI

Mouloud Mammeri est né en 1917 à Taourit Mimoun (en haute Kabylie). Il est fils d'un artisan-armurier détenteur de la sagesse kabyle ancienne. Entre 1949 et 1962 Mouloud Mammeri enseigne les lettres françaises en Algérie et au Maroc. Mouloud Mammeri se fait remarquer par la parution de *La colline oubliée*, son premier roman, qui sera suivi de trois autres : *Le Sommeil du juste*, *L'Opium et le bâton*, et *la Traversée*. Parallèlement à la fiction Mouloud Mammeri se consacre à la recherche dans le domaine de la langue et la culture berbères. Il est nommé, en 1969, Directeur d'un Centre d'Etudes et de Recherches anthropologiques et ethnographiques, à Alger. En 1984 - avec le soutien de Pierre Bourdieu, il crée le centre d'Etudes Amazigh, à Paris. On lui doit plusieurs ouvrages sur la culture berbère, les *Isefra de Si Mohand ou Mhand*, *Poèmes Kabyles anciens*, *l'Ahellil du Gourara*, *Tajerrumt n Tmazight*... etc.

Mouloud Mammeri a également dirigé deux revues de renom, *Libyca*, en Algérie et *Awal*, en France. Mouloud Mammeri décède en 1989 sur la route d'Oran.

## TASSADIT YACINE

Tassadit Yacine, Maître de conférence à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Collaboratrice de Mouloud Mammeri, elle est membre fondateur de la Revue *Awal* et du Centre d'Etudes Amazigh, qu'elle continue de diriger.

On lui doit de nombreux ouvrages sur la culture berbère : *Poésie berbère et identité*, *L'Izli ou l'amour chanté en kabyle*, *Aït Menguellet chante*... *Les voleurs de feu. Eléments d'une anthropologie sociale et culturelle de l'Algérie*.

ORPHÉE. COLLECTION DIRIGÉE PAR CLAUDE MICHEL CLUNY

Deuxième Série

126. *Cobra Poésie.*
127. Paul Palgen, *Guanabara et autres poèmes.*
128. Jan Kochanowski, *La Vie qu'il faut choisir.*
129. Maurice Chappaz, *Office des morts* suivi de *Tendres campagnes.*
130. Alfred Tennyson, *Le Rêve d'Akbar et autres poèmes.*
131. Bai Juyi, *Chant des regrets éternels et autres poèmes.*
132. Juvénal, *Satires.*
133. Gary Snyder, *Premier chant du chaman et autres poèmes.*
134. Karoline von Günderode, *Rouge vif.*
135. Georges Haldas, *Un grain de blé dans l'eau profonde.*
136. Michel Deguy, *Ouï Dire.*
137. Jorge Nájar, *Toile écrite.*
138. Roger Bodart, *La Route du sel.*
139. Ivan Blatny, *Le Passant.*
140. Edith Södergran, *Le Pays qui n'est pas.*
141. Hsüeh T'ao, *Un torrent de montagne.*
142. *Anthologie grecque II, La Couronne de Philippe.*
143. H.D., *Le jardin près de la mer.*
144. Ivan A. Bounine, *Mon cœur pris par la tombe.*
145. François Mauriac, *Le Feu secret.*
146. Thomas Hardy, *La Risée du Temps.*
147. Roberto Juarroz, *Douzième Poésie verticale.*
148. Karel Van de Woestijne, L'*Ombre dorée et autres poèmes.*
149. Miquel Martí i Pol, *Joie de la parole.*
150. Jules Laforgue, *Que la vie est quotidienne....*
151. *Pantouns malais.*
152. Tibulle, *Elégies.*
153. Johannes Bobrowski, *Ce qui vit encore.*
154. Julian Tuwim, *Pour tous les hommes de la terre.*
155. C.K. Willams, *Chair et sang.*
156. Stephen Crane, *Les Cavaliers noirs et autres poèmes.*
157. Catharina Régina von Greiffenberg, *Par le destin le plus contraire.*
158. *La Passion du Christ selon les poètes baroques français.*
159. August von Platen, *Sonnets d'amour et Sonnets vénitiens.*
160. Pericle Patocchi, *L'Ennui du Bonheur et autres poèmes.*
161. Bhartrihari, *La Centurie du renoncement.*
162. Innokenti Fedorovitch Annenski, *Trèfles et autres poèmes.*
163. Paul Verlaine, *Poésies 1866-1874.*
164. Olga Votsi, *Le Dernier Ange et autres poèmes.*
165. D.H. Lawrence, *Le Navire de mort.*
166. Christine Lavant, *Les Etoiles de la faim.*
167. Luis Cernuda, *Invocations* précédé de *Où habitera l'oubli.*
168. Ernst Meister, *L'Etoile du possible.*
169. Sigurdur Palsson, *Poèmes des hommes et du sel.*
170. Françis Jammes, *Une joie de paradis...*
171. al-Mutanabbī, *La Solitude d'un homme.*
172. Virgile, *Bucoliques.*
173. *Le Livre des poèmes.*
174. Hector de Saint-Denys Garneau, *A côté d'une joie.*
175. Philip Larkin, *Où vivre, sinon ?*
176. Dulce María Loynaz, *La Fille prodigue.*
177. Piero Bigongiari, *Ni terre ni mer.*

L'éditeur tient à remercier vivement Charles Juliet, qui l'a incité à consacrer un volume à Si Mohand ainsi que Jamal ed-Dīn Bencheikh pour son très amical soutien.



SI MOHAND

# ISEFRA

TRADUCTION DU KABYLE
PAR MOULOUD MAMMERI
PRÉSENTATION PAR TASSADIT YACINE

ORPHÉE / LA DIFFÉRENCE

# PRÉFACE
par Tassadit Yacine

Mohand-ou-m'hand (Mohand fils de M'hand) compte parmi les poètes qui incarnent la grande tradition poétique berbère. Le poète est connu sous le nom de Si Mohand qui désigne à la fois un nom très commun et pourtant spécifique. Nom commun en ce que la particule *Si* précédant Mohand est d'un usage courant, spécifique car ce nom a fini par désigner un barde d'une époque déterminée : la Kabylie de la fin du XIXᵉ siècle.

Quelles sont les conditions sociales qui ont favorisé l'émergence d'un poète tel que Si Mohand ?

Peut-on comparer ce poète de la tradition orale berbère à un poète appartenant à une civilisation écrite qu'elle soit orientale ou occidentale ?

Il est vrai qu'on ne peut apporter à cette question qu'une réponse partielle. Le poète de tradition orale est à la fois semblable au poète de tradition écrite et différent de lui. Etroitement lié à son auditoire, il est par essence un canal d'expression privilégié, voire un exutoire de son groupe ; ce qui n'est pas forcément le cas d'un poète de tradition écrite. Certes dépendant de son groupe, ce dernier peut parfois s'en extraire. Son œuvre peut, à l'occasion, être parfaitement découverte et appréciée après sa mort. Ce qui est difficilement concevable pour un poète de tradition orale. Sa renommée peut encore acquérir de l'importance après son décès, mais on ne peut guère imaginer sa découverte *post mortem* comme dans la tradition écrite. Aussi est-il intéressant pour le lecteur d'aujourd'hui de comprendre en même temps que la pensée de l'auteur celle de son auditoire, ses

modes de réception et de mémorisation ; car le travail de censure, de filtrage, de codification a été réalisé au moment de la conception du poème.

Marqué par le siècle, Si Mohand retraduit les angoisses, les déboires et les désillusions des hommes de son temps.

Il est en effet né à une époque charnière et décisive de l'histoire nationale. Il a vu le jour vers 1845 à Icherâiouen (Tizi-Rached). D'origine sociale plutôt aisée, le jeune Mohand est destiné aux études : à la lecture et à l'écriture de la langue sacrée, l'arabe, langue du Coran. Il est socialement situé du côté des membres privilégiés, voire des élus, de son groupe.

Dans sa petite enfance, Mohand est donc favorisé par le sort, puisque la société dans laquelle il vivait n'était pas encore affectée par l'ordre colonial qui avait déjà gagné la plus grande partie du nord de l'Algérie.

C'est seulement vers 1857 que toute la Kabylie sera occupée par les troupes du général Randon. Le cadre général de la tribu de Si Mohand ne sera guère épargné. C'est en effet, un peu plus tard, en 1871, avec la célèbre insurrection du cheikh Aheddad et de El-Mokrani, que les structures de son village et de sa famille seront sérieusement ébranlées.

Le séquestre qui va frapper nombre de familles (dont la sienne), les bannissements, les exécutions sommaires opèrent un bouleversement généralisé de sa société.

Mohand, comme son père, devait aussi être exécuté. Un officier de l'armée le sauvera *in extremis* car il jugeait sa mort sans importance. Le village de Mohand a été entièrement rasé et ses habitants disséminés dans d'autres villages de Kabylie. Certaines familles émigrent vers les grandes villes : Bône ou Tunis ; c'est le cas d'une partie de la famille du poète. Son frère s'est rendu à Tunis avec, de surcroît, une partie de l'héritage familial.



Marqué par la mort et l'exil, le poète est désormais seul. Aussi est-il chargé symboliquement d'être le représentant de sa famille, de sa généalogie, de sa patrie, ce qui constitue une lourde responsabilité. Sans soutien moral ni matériel, Mohand n'adhérera pas au schéma classique. Il va s'en éloigner au maximum. Ayant été désigné pour les fonctions de clerc *(taleb)*, il n'usera point de ce prestige pour s'intégrer dans la société, car il lui est impossible désormais de se fixer en un endroit :

« Jadis j'étais clerc
Aux soixante sourates [...]
Puis j'endurai toutes les peines
Parcourus tous les lieux d'exil
Abordai à toutes les villes
Maintenant car c'était écrit dans mon destin
Je subis la misère, la boisson [...]. »

(poème 12, p. 29)

Poussé par une étrange quête, celle d'une patrie, d'amours réelles ou imaginaires, Mohand est comme réduit à l'errance, à la mobilité. Mais il n'est pas le seul à être frappé par le sort (*lwaâd*, un de ses termes privilégiés) plusieurs de ses amis et compagnons vivent dans la même condition.

Pour tous, l'issue qui reste, c'est l'exil : partir du hameau pour le village colonial *(lbiladj)*, ou pour les grandes villes *(timdinin)*, Bône, Tunis. Ce passage d'un univers à un autre, pour le poète, c'est le passage de *tamurt* (le pays, le village) ou de *taddert* (qui signifie aussi le village natal) au *lbiladj* (le village de colonisation). Il oppose également *lher* (le pur, l'authentique, le vertueux) à *soufadj* (le sauvage). Ce néologisme récent appliqué par l'ordre dominant à sa culture, son peuple, Mohand le reprend à son compte pour désigner

toute une catégorie sociale qui, comme les plantes, est vouée à pousser hors des cadres habituels [1]. Etrange association de termes qui permet de constater comment Mohand a intégré la vision du monde du colonisateur, mais au fond n'est-elle pas celle qui structure toutes les sociétés : les rapports de force à l'origine de toute domination. Cette mutation décisive lui permet de fuir la cruauté et la tyrannie de la société traditionnelle. Il n'est point privilégié dans les bidonvilles des grandes villes. Il le sait. Il peut tout de même choisir de vivre dans la marginalité, ce qui est impossible au village kabyle. Cette position est exemplaire pour traduire certaines dimensions refoulées de sa culture.

Ce mode de vie, qui l'éloignait des siens, tout en le rapprochant d'eux affectivement, favorise l'inspiration. Les déracinés, comme les éternels exilés, sont toujours en quête d'une patrie. Mais la patrie de Mohand est celle de l'enfance perdue. N'est-elle pas nostalgie du nid chaud du foyer familial qu'il va quêtant au gré de ses aventures ?

« Du temps que j'étais enfant
Sans pareille était ma beauté
Mon père travaillait pour moi

Nous possédions de bonnes terres à Chamlal
Et d'autres en montagne
C'était pensais-je la fortune

Maintenant que je prends appui sur la férule
Mon bonheur penche
Las Où est le temps d'antan. » (poème 4, p. 25)

1. Dans la langue kabyle, on désigne par *aḥeccad* la plante non greffée. Le terme *aḥeccad* s'applique à la masse numériquement importante de « roturiers » (selon la perception maraboutique) et renvoie globalement à tout ce qui est « sauvage », inculte, etc.



Cherche-t-il à gagner l'affection d'autrui ou cherche-t-il à s'en éloigner afin de donner sens, existence à sa souffrance, à ses déboires ? Si Mohand étant le fils de la bohème, de l'aventure, le fils de « Hélas », comment peut-il imaginer un seul instant épouser les cadres étroits d'une société en laquelle il se reconnaît à peine et qu'il fuit ?

« On m'a surnommé l'égaré
Moi qui ai psalmodié les lettres
Et appris les soixante sourates

Mon nom était célèbre
Chaque jour j'entrais dans les rangs des prieurs
Etant depuis longtemps clerc

Maintenant que je suis adonné aux filles
Vidé d'argent
Voué aux cartes et à la boisson. » (poème 3, p.25)

Dans un autre poème, il déclare :

« Au temps de ma droite chance
Je passais mes jours à réciter le Koran
Cherchant le sens de chaque terme

Maintenant que me voilà perdu
Je pèche sciemment
Je sais la Voie... et la fuis. »
(poème 10, p. 123, Edition Maspero, 1969)

Il la fuit sans doute pour mieux la voir, mieux sentir le poids de sa tyrannie, de ses injustices. La distance ne permet-elle pas ici proximité, naissance de la poésie ?

Naissance d'un mode autre de vivre et de penser, adapté à des comportements favorisés par le nouvel ordre économique, social, politique.

Les aller et retour, la prolétarisation généralisée des Algériens arabes et kabyles, l'apparition des boissons alcoolisées, la consommation de drogue (haschisch, cocaïne) témoignent d'un mal qui ronge sérieusement la société algérienne dans son ensemble.

La brisure du destin singulier de Mohand n'est que le reflet d'un destin collectif lui aussi brisé.

Aussi comprendra-t-on que, loin de s'accrocher aux lois traditionnelles, vidées de leur substance, Mohand s'en écartera volontiers par son mode de vie mais aussi par ce qui va faire son identité, sa survie sociale : la poésie.

C'est un poète hors du commun, il ne peut donc être que spécifique. Si Mohand ne va pas représenter la famille At Hamadouche, il ne va pas non plus fonder un foyer, il va transgresser les règles sociales : détour nécessaire pour entrer en poésie. Il va prolonger la mémoire collective ancienne dans sa dimension berbère et méditerranéenne. Par Si Mohand, nous pénétrons en effet de plain-pied dans la tradition grecque ancienne dans laquelle le poète était appelé *demiourgos*.

Il était censé détenir, perpétuer la mémoire du groupe, forger ses règles et travailler au rappel de ses valeurs, de ses rites et de ses mythes. Nous retrouvons dans son répertoire nombre de poèmes consacrés à la perte des valeurs anciennes, en somme, au changement social perçu comme une inversion de l'ordre symbolique.

Si Mohand s'inscrit sans conteste dans cette tradition. Un poète est celui qui se consacre à son art. Il est comme prédestiné à marquer le siècle, la littérature maghrébine dans son expression berbère. Les signes d'élection sont nombreux et connus de tous : les songes, les épreuves, les pactes avec les puissances célestes.

Le candidat à la poésie ou à la divination doit suivre un



périple initiatique au cours duquel il est élu. Mohand est ici désigné par un ange qui lui enjoint de choisir entre concevoir la poésie ou la dire. Mohand lui dit alors : « Compose et moi je parlerai. » Depuis cette rencontre avec l'ange au bord du puisard, le poète est devenu intarissable.

Le poète n'est donc qu'une voix, qu'une expression échappant à la rationalité sociale. Aussi le poète doit-il obéir à cette voix intérieure qui est à la fois singulière et collective. Singulière en ce qu'elle est unique et possède ici un corps et un esprit (celui du poète), elle est plurielle car elle est la traduction de l'imaginaire social en son entier qui reconnaît en lui le porte-parole des voix de l'autre côté du rideau (entendez le monde invisible).

Cette sortie hors de soi est vécue comme extraordinaire et comme un signe d'élection.

Aussi le poète se permet-il de repenser le monde, car il incarne précisément la perception du cosmos.

Il est ce philosophe qui rappelle la bonne conduite des hommes, les règles qui jadis fondaient l'équilibre de la société.

C'est pourquoi, dit-on, Mohand est désigné pour devenir poète de l'amour et maître de l'*asefru*...

Comment concilier *asefru* (de éclairer, élucider, délier, interpréter) et amour ? Ces deux termes sont à la fois conciliables et antithétiques car l'amour ne peut se dire (prendre forme ?) que dans et par la poésie ; et si l'on n'évoque l'amour que dans la poésie c'est qu'assurément il n'a pas droit de cité dans la société ou bien la marge laissée par le code est si mince (car strictement réglementée) qu'on peut dire qu'il est inexistant.

L'*asefru* incarne un genre : le tercet heptasyllabique. Avec Si Mohand, l'*asefru* va prendre le devant de la scène sur tous les autres genres qui préexistaient : les *tiqsidin* (genre édi-

fiant, noble), les *izlan* (genre léger, lyrique). Pour comprendre la relation étroite entre l'*asefru* et Si Mohand, il serait intéressant de voir si la société kabyle d'antan n'avait pas d'autres canaux (ici genre) pour dire l'amour dans ses diverses formes (sentimental, érotique, légitime). L'*asefru* mohandien va en effet marquer le siècle parce que, de par son expression, Mohand (comme homme et comme clerc) va outrepasser les bornes. Il est le poète de la règle qu'il dit et qu'il transgresse hyperboliquement, comme il est le chantre de l'amour, des vins doux, des alcools et des drogues. Il est donc le porte-parole de ceux qui sont plus en dehors de la société qu'en elle. Aussi l'*izli* (chant lyrique), genre jadis apprécié par les jeunes, les bergers, et socialement autorisé dans les fêtes, ne peut guère convenir au poète. L'*izli* (chant) est un poème court, il est consacré à l'amour.

A situation insolite, expression renouvelée. Les rites, les conventions, les feintes de l'*izli* ne peuvent plus satisfaire une existence désorientée, sans port d'attache *(ur tesî leqrar)*. Les vers de Mohand contrairement à l'*izli* (souvent expression collective) vont chanter les sentiments les plus individuels, les plus coupés de toute référence sociale autre qu'une poétique purement symbolique, exaltation des valeurs de jadis *(zik)*, que le poète ne définit jamais. Sa sensibilité d'homme rejeté (y compris par les siens, son frère) le prédisposait à ce rôle, mais plus encore les conditions concrètes de son existence : Mohand ignore presque les règles du jeu car les temps anciens sont désormais morts et les nouveaux pas encore nés. Aussi son discours n'est pas seulement déviant, il est scandaleux et même blasphématoire.

On peut considérer que le scandale, c'est la transgression assumée publiquement. Ainsi l'*izli* peut être considéré comme l'aboutissement nécessaire des contradictions d'une société : l'*izli* est socialement accepté même si l'on fait semblant de



l'ignorer. Il est donc partie intégrante de la culture, il est l'exception qui confirme la règle ; en revanche l'*asefru* mohandien est un défi permanent. Il est le désordre outrancier. Mais c'est sans doute par la création poétique que l'on peut davantage comprendre l'homme. Mohand est à la fois le poète chargé de transmettre les valeurs de sa culture mais l'incohérence des hommes le pousse à révéler leur hypocrisie. Même si le poète semble bousculer les règles sociales, il n'en demeure pas moins qu'il reste lui-même dans les limites du dicible. On le voit dans l'utilisation pléthorique de la métaphore. Certaines métaphores en viennent à constituer l'essence même de sa poésie. L'amour est d'abord décrit sous cette forme, elliptique pour le lecteur étranger mais parfaitement claire pour l'auditoire kabyle.

Esquisses précises mais jamais achevées, ses descriptions sont très suggestives. La femme, son corps ne sont jamais livrés au public dans leur nudité totale. Il procède par petites touches comme pour garder au corps de la femme tout le mystère, le suc, la sève. Comme avec un pinceau de peintre, le poète lève le rideau sur une partie : la plus enfouie, la plus cachée, mais sans jamais aller au bout de son œuvre. Car livrer le tableau dans son intégralité, c'est aussi ôter le charme *(serr)*, la saveur. Les corps des femmes sont beaux certes mais demeurent inaccessibles, ils sont là pour pousser à la suggestion, à la création. Aussi le poète utilise la métaphore du jardin au point d'en faire la substance même de son répertoire.

Ces non-dits clairement suggérés par Si Mohand sont vécus comme une extrême licence voire une vengeance symbolique de toute une classe sociale. C'est en effet la lutte de toute une classe d'âge, une catégorie sociale contre l'ordre des anciens et l'ordre en vigueur (l'ordre colonial) que les isefra relatent.

Le procédé est si courant chez l'auteur, les métaphores répétitives au point de devenir obsédantes que le lecteur s'interroge sur leur signification profonde.

Quel est le lien qui existe entre la femme et le jardin *(tibḥirt, lejnan)*. Mammeri a traduit avec raison *lejnan* par éden ramenant ce terme à *djenna*, en arabe : paradis.

La femme aimée peut avoir un nom, un visage, une adresse. Ce sont autant d'éléments qui montrent que l'auteur s'inspire de situations réelles, vécues par lui ou relatées par ses proches.

> « La lionne rugit et hurla
> Devant tous les Aït Abbas
> Quand elle apprit que j'avais décampé
>
> Elle a sourcils arqués
> Cheveux jusqu'à la ceinture
> Seins pimentés. » (poème 122, p. 67)

Dans cette poésie personnelle, marquée du sceau de la vie du poète, beaucoup se reconnaissent car il est de partout et de nulle part. Il est, comme il a été dit, Si Mohand fils de M'hand : rien de plus commun mais il est en même temps lui, c'est-à-dire qu'il n'a pas besoin de nom ethnique (Mohand des At...). Il n'est pas le chantre d'un groupe déterminé mais à la limite de divers groupes quels que soient les âges, les régions et parfois la langue. Il lui est arrivé de composer des vers en arabe pour ses amis bônois. Car la voix de Mohand, cet aristocrate déchu, est en fait une voix révoltée, nostalgique, tour à tour résignée, furieuse, heureuse, mais jamais totalement, sous l'apparence de ne dire qu'une déréliction singulière. Cette voix contait à tous la misère des affects déchirés, frustrés. La voix de Mohand n'était pas seulement fidèle résonance, elle portait en elle une autre perception de



l'univers, une cohérence à recréer, elle était grosse d'un ordre autre, que personne ne pouvait, ne savait définir, ni même imaginer, mais que le verbe du poète suggérait, annonçait. Car Si Mohand à la fois dans et hors de toute foi et de toute loi, sentait comme les prophètes les bouleversements de la société et leurs conséquences sur le destin des hommes. Devant l'impasse généralisée, devant l'impossibilité pour lui de s'exprimer autrement que dans et par la poésie, Mohand choisit (où a-t-il été choisi ?) la dimension la plus refoulée dans la société : l'amour. On y découvre certes la vision traditionnelle, les quêtes multiples, les interdits ; mais Mohand va au-delà, il outrepasse les limites, il conduit son auditoire (paysan en tout cas) vers des lieux inconnus que l'on ne pourrait, ne saurait imaginer : les lupanars des grandes villes, à Bône, rue Sidi Ramdane à Alger :

> « Mon cœur bat des ailes
> Et voudrait ramier devenu
> En un jour traverser la mer
>
> Vers les filles de soie vêtues
> Dans leurs alcôves chaulées
> Chacune avec un numéro sur sa porte
>
> Car ici qu'importe qu'elles se parent
> Il n'y a pas de doute
> Fades sont les plaisirs d'ici. »
> (poème 100, p. 235, Edition Maspero, 1969)

Même si c'est l'amour sous son aspect négatif, il représente néanmoins un exutoire, un lieu extraordinaire qui permet, au moins, aux consommateurs réels ou virtuels de laisser libre cours à leurs phantasmes. Dans le village, la passion amoureuse était encore mortellement dangereuse.

Le mythe était planté au cœur de la société. Il y a encore peu de temps, le groupe choisissait la plus belle jeune fille du village pour l'offrir au Dieu de la pluie (son fiancé). Elle devait se dévêtir dans un oued sec et s'offrir symboliquement à lui. Ceci pour souligner l'importance des mythes et des rites qui rythment le flux vital des hommes. L'amour comme phénomène essentiel de reproduction (et aussi de conciliation et réconciliation des individus ou des groupes en cas d'adversité) ne peut que se réaliser par le biais du rite. Car aller à l'encontre de la norme, c'est opérer une révolution cosmique. C'est de cela qu'il s'agit sans doute : révolution cosmique peut-être mais symbolique certainement. Mohand foule le monde, ses valeurs, et surtout les hommes qui prônent une gratuite virilité.

Si Mohand comme homme et comme poète ne peut que s'insurger contre cette injustice planétaire qui est au cœur de chaque homme, quelle que soit sa religion, son ethnie. On peut voir le poète s'indigner contre les Kabyles, les Arabes, les musulmans, les juifs et... parfois les femmes. Poète d'un groupe au départ, Si Mohand est devenu le poète maghrébin universel. C'est en fait grâce à sa déviance, aujourd'hui largement récupérée, que la culture berbère (de Kabylie) a pu avoir ses lettres de noblesse. Les hommes de lettres — des médiateurs comme Boulifa, fin du XIXᵉ siècle, Mouloud Feraoun, en 1957, et plus récemment encore Mouloud Mammeri, en 1969 — ont pu brandir cet étendard comme pour se convaincre et convaincre le monde de la culture savante que les peuples dits sans écriture avaient une littérature rigoureusement élaborée. Cette voie est actuellement poursuivie par de jeunes poètes. A celle de Si Mohand s'ajoutent d'autres voix qui ont leur place dans la poésie universelle.

Tenerife, le 4 août 1993.



# ISEFRA

## BISMILLEH

1

Bismilleh ar nebd' asefru
ar Elleḥ ad ilhu
ar d inadi deg lweḍyat

Wi s islan ard a-t-yaru
ur as iberru
w' illan d lfahem yeẓṛa t

Anḥell Ṛebb' a tent ihdu
ɣers a la ndaau
ad baadent adrim nekfa t.

Var. Boulifa (1er vers) :
Tikkelt a ad heǧǧiɣ asefru
(Cette fois je vais entamer le poème)



## PRÉLUDE

1

Au nom de Dieu je vais entamer le poème
Puisse-t-il être bon
Et s'en aller errant dans les plaines

Quiconque l'aura entendu l'écrira
Il ne l'oubliera plus
L'esprit sagace en comprendra le sens

De grâce mon Dieu guide-les [1] dans la voie
C'est toi que j'implore
Qu'elles aillent loin de moi
[j'y ai laissé tout mon argent.

1. Ce pronom (féminin pluriel en berbère) désigne les filles en général.

2

A kra ittaassan lefjer
s tẓallit d ddkeṛ
aayent-i abrid a nteṛṛeγ

Afwad iw ittuaammeṛ
s cceṛb d lexmeṛ
ur ddireγ ur mmuteγ

Win qesdeγ ad iy' isseṛ
izga d iwexxeṛ
tezwar si tagmaṭ nneγ

Aṭas aya ay nesbeṛ
ṛebaa snin akteṛ
ntebaa lγerba tfels aγ

Amalah a kra nkerreṛ
iṛuḥ deg-geγzer
ula d Lḥemd' iaarq aγ[1].

1. Boulifa (141) donne seulement les strophes 1, 2 et 5 avec les varientes suivantes :
5 - s lweḥc d leqheṛ
13 - d kra nǧewwed nkerrer
ibbiwi t akw yeγzeṛ
Il attribue le poème à un jeune homme d'Adni, mais il ajoute qu'il s'agit d'une poésie de Si Mohand « avec de légères modifications ».



2

Vous qui guettez l'aube [1]
A prier et chanter Dieu
Aidez-moi Cette fois je suis au plus mal

Mon cœur est tout bouleversé
De vin et d'alcools
Je suis entre la vie et la mort

Ceux dont j'ai sollicité l'assistance
Se sont récusés
A commencer par mes frères

Il y a beau temps que je patiente
Quatre ans et plus
Je me suis adonné à l'exil et l'exil m'a ruiné

Las tout ce que j'ai recopié
Au torrent s'en est allé
J'ai égaré jusqu'à la première sourate [2].

1. Ce poème passe pour avoir été le second composé par Mohand.
2. Dans les écoles koraniques, l'enseignement comportait essentiellement la copie, l'apprentissage et la psalmodie du Livre Saint. La mémoire y jouait un grand rôle, et il fallait pour ne pas oublier procéder fréquemment à des exercices de récitation.
Variantes Boulifa (141) :
5 - De frayeur écrasante
13 - Tout ce que j'ai psalmodié et recopié
Le torrent l'a emporté

3

Semman i medden a lmetluf
nek heğğaγ leḥṛuf
armi γriγ settin ḥizeb

Ism iw γer medden maaṛuf
taẓallit d ṣṣfuf
deg zik bbwḍeγ d ṭṭaleb

Tura mi tebaaγ sut llḥuf
ikfa yi umesṛuf
γliγ di lkarṭa d cceṛb.

4

Af asmi lliγ d acawrar
zzin iw yufrar
ixeddem d baba felli

Nekseb tiγezza n Camlal
nerna idurar
auddeγ d ṣṣab'irkwelli

Tura mi senndeγ s uffal
zzehṛ iw imal
yaḥeṭrah γef zikenni.



3

On m'a surnommé l'égaré
Moi qui ai psalmodié les lettres
Et appris les soixante sourates

Mon nom était célèbre
Chaque jour j'entrais dans les rangs des prieurs
Etant depuis longtemps clerc

Maintenant je suis adonné aux filles
Vidé d'argent
Voué aux cartes et à la boisson.

4

Du temps que j'étais enfant
Sans pareille était ma beauté
Mon père travaillait pour moi

Nous possédions les bonnes terres de Chamlal [1]
Et d'autres en montagne
C'était pensais-je la fortune

Maintenant que je prends appui sur la férule [2]
Mon bonheur penche
Las Où est le temps d'antan.

1. Chamlal : vallée inférieure du Sebaou, à l'est de Tizi-Ouzou.
2. Expression proverbiale. La tige de férule est peu résistante.

6

Lemmer am zik tella ttrika
nezga d nettwekka
kulḥa yeğğa d limaṛa s

ɣef zzin nebbwi ddeṛka
d lwiz ay nefka
naaceq deg zzhu n tullas

Tura mi tbeddel ssekka
ur infaa lebka
ssbeṛ ittabaa t layas.

7

Annaɣ a Ṛebb' amek akka
ḥesleɣ di ccebka
a Lleḥ anida tifrat

Zikenni mi nesaa ttrika
neḍḥa d nettwekka
nennum zzhu d ixalat

Tura neɣli ger imerrka
tekfa din leḥya
çcan iyi di lḥayat.



6

Jadis lorsque j'étais riche
Je me sentais étayé
Le passé de chacun n'est-ce pas laisse sa marque

Pour la beauté j'ai souffert
Répandu des louis d'or
J'aimais passionnément le plaisir des filles

La monnaie maintenant a changé
Mais à quoi bon les larmes
Après l'attente vient la résignation.

7

Las Seigneur pourquoi suis-je ainsi
Pris dans les rets
Où est mon Dieu la délivrance

Du temps que j'étais fortuné
Je me sentais étayé
J'avais coutume de me divertir avec les filles

Maintenant parmi des hommes pourris
Sans pudeur
Je suis dévoré vivant.

8

Lḥeṛf iw idda γeſ lxa
yura deġ nnesxa
ziγ ddunit am laazib

Asm' akken zehhuγ s ṛṛxa
d lmesṛuf yeqwa
mekkul lğiha sâiγ aḥbib

Tura mi d zzi s leγla
aammdeγ lwesxa
yak ma γliγ ulac laib.

12

Zikenni nek d ṭṭaleb
n settin ḥizeb
di tedwaţ izga ukeṛṛas

Di lemḥayen neţţâaţţib
nudaγ d akw leγrib
kul lbilaj beddeγ fellas

Tura mi di ṛṛas yekteb
s lḥiſ umâa cceṛb
win iwten Rebb' a-t-iqas.



8

J'ai préludé à mon poème en kh[1]
Je l'ai transcrit
Ce monde en vérité est transitoire

Du temps que les plaisirs me coûtaient peu
Que j'avais argent sans compter
En tout lieu j'avais des amis

Maintenant qu'il me faut payer cher
Et supporter l'opprobre
Je peux n'est-ce pas tomber sans honte.

12

Jadis j'étais clerc
Aux soixante sourates[2]
J'avais toujours l'encrier près de mes cahiers

Puis j'endurai toutes les peines
Parcourus tous les lieux d'exil
Abordai à toutes les villes

Maintenant car c'était écrit dans mon destin
Je subis la misère, la boisson
Mais à qui me blâme Dieu enverra les mêmes maux.

---

1. Lettre de l'alphabet arabe.
2. Les élèves des écoles koraniques poussaient plus ou moins loin l'apprentissage des 60 chapitres (sourates) du Koran. Si Mohand, lui, le possède tout entier.

13

Ata wul iw isnehtit
iggul ur iḥnit
ur izdiɣ deg Ceṛâiwen

Asmi yella zzman d lâali t
mkul azniq nuɣ it
lehduṛ iw ttaaddayen

Tura teṭṭef iyi àddunit
lemḥayen iw ggwtit
iâarq aɣ zzhu dayen

15

Ṛecdeɣ k a lfahem ţḥessis
naâya neţḥewwiṣ
asmi llan leqlub ṣfan

Kul yiwen ittissīn lḥeq is
iteddu s lqis
ețţemmiḥ i wi yerfan

Tura ul iw la yettinsis
yak ɣban isem is
Yaḥeţṛah âaddan wussan.



13

Mon cœur ahane
Et sans crainte de parjure fait serment
Qu'il n'habitera plus Icherâiouen [1]

Au temps des jours heureux
J'en parcourais toutes les rues
Ma parole y avait crédit

Maintenant la vie s'est saisie de moi
Mes peines sont innombrables
C'en est fait J'ai perdu l'art des plaisirs.

15

Esprit sensé écoute-moi je te prie
J'ai erré jusqu'à la lassitude
Du temps que les cœurs étaient purs

Chacun savait sa juste part
Et mesurait sa démarche
On pardonnait à la colère

Mon cœur maintenant dégoutte
On a enseveli mon nom
Las et mes jours sont passés.

1. Hameau du village de T[illegible]-Rached, où est né Si Mohand.

Lqern agi d nnaqes
iğğa-y-aγ neṛxes
kullas la ẓẓadent fellaγ

Zik asmi lliγ d lfares
s cci netwennes
aṭas di medden i sḥefḍeγ

Tura mi t-tagwniṭ taåkes
zzheṛ iw yeṭṭes
Imeḥna iqder a ṭ kemmleγ

Ṛecdeγ-k a lfahem ḥesses
di lhedṛa ekyes
lehlak iw ḥed m' a-s-t-mleγ

Ddunit iṣåab lameṛ ines
w irebḥen yenḥes
xirella bbwidak ssneγ

Abåaḍ tecceçç as times
deg lerbaḥ yuyes
sγur Ṛebb' ay as d fṛeγ[1].

1. Version Yusef-u-Lefqi.
Variante Boulifa (98) :
1 - Lqern a yebda s Igers
3 - daymi la ttihin fellaγ
5 - usiγ d netwennes
8 - Ḥed m' ad as nḥes





Ce siècle ingrat
A la fin m'avilit
Et chaque jour augmente mes peines

Jadis j'étais chevalier
Pourvu de fortune
Je montrais la voie à beaucoup

Maintenant le destin m'est contraire
Et mon bonheur s'est endormi
Sans doute irai-je jusqu'au bout de l'épreuve

Esprit avisé écoute-moi je t'en conjure
Ne tiens pas de propos inconsidérés
Car mon mal à personne je ne puis le dire

Apre est la loi de la vie
Les heureux sont jaloux de leur bonheur
Plus d'un en tout cas de ceux que je connais

Et d'autres mangent le feu
Et désespèrent d'être heureux
Car c'est de Dieu que leur vient le manque [1].

1. Variantes Boulifa (98) :
1 - Ce siècle commence à me viser
3 - Au point que je suis devenu objet de risée
3 - J'étais pourvu
8 - Je n'écouterai personne

18

Aqliy' am gider ameṛṛẓu
ḥeṣleγ deg-gwagu
aabdeγ imeṭṭi d laayaḍ

Asm' iferr iw iţhuzzu
sewwqeγ d amenzu
s waffug zegreγ agwemmaḍ

A kra itauzzun iddullu
ikkes aneγ zzhu
lbaz neγben-t iyuzaḍ[1].

---

1. Le thème de l'aigle blessé est classique dans la poésie traditionnelle. Voici un sizain répandu :

Aqliy' am gider ameṛṛzu
i-ţ-yuγen deg-gwafriwen is

Atmaten is ufgen ṛuhen
ittawi lewhi s wallen is

Ay at leqlub leqqaqen
azent as d ddwa i wul is.



18

Aigle blessé me voici
Empêtré dans la brume
Voué aux larmes et aux cris

Du temps que planaient mes ailes
J'étais le premier à partir
A voler par-delà les mers

Saints qui donnez prestige et discrédit
Je répugne aux plaisirs
Depuis qu'à coups de bec
[les coqs attaquent les faucons[1].

---

1. La symbolique animale traditionnelle distingue des espèces nobles (le lion : izem, le tigre : aγilas, le faucon : lbaz, plus souvent que l'aigle : igider), d'autres viles (la bécasse : aγbub, le charognard : isγi, le hibou : bururu). Le serpent (azrem) est synonyme de ruse, la perdrix (tasekkurt) représente la beauté, le pigeon (itbir, ahman) la tendresse ; c'est aussi par excellence l'oiseau qu'on charge de tous les messages, parce que son vol ignore les obstacles qui s'interposent sur terre entre le poète et l'objet de ses vœux.

Sizain de l'aigle blessé :

Me voici tel l'aigle blessé
Touché aux ailes

Ses frères envolés sont partis
Il suit des yeux leur trace

Saints au cœur compatissant
Envoyez remède à son cœur.

19

Aqlaγ g lqern ṛbaâṭac
ikfa wis-tleṭṭac
a lḥadeq fhem ṭḥessis

Irbeḥ w illan d amâac
la ihedder ssetṭac
d laṣel yeγba yisem is

Qqwlen γer zzna bbwarrac
ikfa ddin ulac
cban tidma s tteryis.

22

Ddenya f medden tfuṣel
di lefhem yetneṣṣel
zzwamel beddlen tikli

Kra bbw' illan d laṣel
di lγaba yehmel
aaryan talab' ur telli

Lqern akk' i t id yerṣel
deg-wnezgum neḥṣel
mi nger aqeddam neγli.



19

Nous sommes au quartorzième siècle [1]
Le treizième a pris fin
Esprit avisé écoute et comprends-moi

Les métèques ont prospéré
Ils parlent haut
Et des nobles le nom s'est perdu

On s'adonne maintenant à l'amour des garçons
On est sans foi ni loi
On va attifé comme une fille.

22

Le monde pour tous a explosé
C'est une vérité bien établie
Les canailles ont changé de conduite.

Tous les hommes bien nés
Dans les forêts se sont perdus
Nus sans nul vêtement de laine.

Ainsi Dieu a-t-il voulu ce siècle
Où englués dans l'inquiétude
A chaque pas nous butons.

1. Le XIV[e] siècle de l'hégire a commencé le 12 novembre 1882.

26

Naaṛ fell'[1] a Bentumi
d lwaad yeṭṭf iyi
ma γefleγ keç d aassas

Yir ccγwel ula iwimi
yif it iγimi
akridi iteba it leflas

Lqum agi yeswehm i
iẓẓuxxu s yimi
w' iγlin a-ṭṭ-ddun fellas.

33

Aṭas ay-guγen lmitaq
ddnub iâalleq
d ṭṭbiḥ izga γef iri s

Ur-k-ineq ur-k-iâatteq
d ssaâd is isaq
Ṛebbi yelha deg ccweγl is

Ay aḥnin issedhaṛen lḥeq
fiḥel ma nenṭeq
amcum a t id yas wass is.

1. Pour *felli.*



26

Ben Toumi assiste-moi
Le destin s'est saisi de moi
Mais tu veilles sur mes déficiences

A quoi bon un travail qui n'en est pas un
Mieux vaut chômer
A force d'acheter à crédit on se ruine

Effrayante cette génération
Superbe en parole
Mais qui t'achève, si tu tombes.

33

Beaucoup qui ont adhéré à une confrérie[1]
Ruissellent de péchés
Lors même que le chapelet ne quitte point leur cou

Ils ne te tuent ni ne te sauvent
Toutes leurs vannes fuient
Et Dieu s'occupe de régler leur sort

Dieu de bonté qui fait éclater la justice
Sans même que j'aie besoin d'ouvrir la bouche
Fais que du méchant le jour arrive.

1. Au milieu du XIXe siècle, sans doute comme contrecoup à l'occupation étrangère, les confréries religieuses ont connu un regain de faveur. Celle des Rahmanya en particulier a joué un rôle essentiel dans le soulèvement de 1871.

La tamen ddenya la tdum
d mefṛuγţ nnjum
ikerri tluqb it taγaṭ

D lbaz izeggwiren i lqum
yeffeγ d ameγbun
hat tura seddu tesḍaṭ

Aklan issiriden aksum
s zzbel hacakum
ffγen d s llebsa n lqaṭ

VARIANTE

DDunit a d m lehmum
nettat ur teţdum
d ikerri tberrz it taγaṭ

Lbaz izeggwiren i lqum
ahat deg-wnezgum
d aklan a-grefden tacḍaṭ

D ifassen igeẓẓren aksum
d lfert hacakum
qqwlen ar llebsa n lqaṭ.





Ne te fie pas au monde il ne dure pas
Il peut démentir ton étoile
J'ai vu la chèvre insulter le bélier

Le faucon qui allait en tête des foules
Aujourd'hui pauvre hère
Est devenu la proie des battues

Des bouchers [1] qui lavaient la viande
De sa bouse sauf votre respect
Sortent maintenant vêtus richement.

VARIANTE

Le monde est lieu de scandales
Encore qu'il ne dure pas
J'y ai vu la chèvre encorner le bélier

Le faucon qui allait en tête des foules
Est dans l'affliction
Les bouchers maintenant ont du crédit

Les mains qui débitaient la viande
Et sauf votre respect nageaient dans les tripes
Maintenant s'habillent richement.

---

1. La profession de boucher était décriée et exercée presque uniquement par des hommes de statut diminué (akli veut dire ne même temps noir, esclave et boucher).

## 39

Lqern agi yesseṛhab
deg rebḥen leklab
teṛṛẓem a Wlad-babelleh

S lmeḥna nnsen ay ncab
d ṛṛay iw iɣab
semman i dderya m-Malah

Ǧǧiɣ ccl neṭṭalab
mi d Uuday muhab
ccah a ṛṛay iw ccah.

## 43

Ddenya m bu yedrimen
la t ṭṭeyyiden
tiniḍ a medden yeɣra

D iḥcayciyen ay-gendellen
si tmurt a ɣaben
wa d aâsekṛiw wa ibuṣa



## 39

Ce siècle épouvante
Qui fait le bonheur des chiens
Et qui vous a brisés enfants de la bohème

De les fréquenter a blanchi mes cheveux
Egaré ma raison
On m'a surnommé Fils de Hélas

Je renonce à ce que je convoitais
Puisque le Juif est craint
Tant pis pour ma raison tant pis.

## 43

*Le poète entendait appeler Si Hamou un homme qui n'avait fait aucune étude pour mériter ce titre de « Si » réservé aux clercs. Il dit :*

Le monde est à ceux qui ont l'argent
On leur donne du Monsieur
Tout comme si c'était des clercs [1]

Les hachaïchis [2] ont été avilis
Bannis de ce pays
L'un dans l'armée l'autre en prison

---

1. On fait précéder le nom de ceux qui sont versés dans les sciences, en particulier théologiques, de la particule « Si » (Monsieur).
2. Le mot veut dire tout à la fois fumeur de hachich et bohème noble et désintéressé.

Tura ddenya bbuudayen
la ttemhawaden
ttaken aγ duṛu s xemsa.

55

A kra ifeṛzen iḍ γef-fas
kulci tezmerm as
refdet a ssyadi lγemma

D ddeny' i-graben f llsas
lfahem yesla-y-as
adrar yeγli d wa γef-fa

W' innumen laaz iṭwakkes as
tbeddel fellas
ṭṭif lmut tudert am ta.

56

Helkeγ ur telli ssebba
nudaγ laulama
ur ufiγ ddwa γursen

Tekka felli leγwlaba
si tmurt m baba
rewlen laibad i-γ-issnen

Nfiγ d γer tmurt l-lγerba
m' atrum a ṭṭelba,
laaqul isenteqqiden.



Le monde maintenant appartient aux Juifs
Qui vont s'enjuivant l'un l'autre
Et nous prêtent de l'argent à cinq cents pour cent.

55

Puissances qui distinguez du jour la nuit
Vous pouvez tout
Messeigneurs dissipez la brume

Le monde est ébranlé jusqu'en ses fondations
Le sage l'entend bien
Les montagnes s'écroulent l'une sur l'autre

Tel qui avait coutume d'être honoré ne l'est plus
Son sort est bouleversé
Mieux vaut la mort que la vie que nous vivons.

56

Je suis malade sans raison
J'ai consulté les savants
Sans trouver remède auprès d'eux

Je suis écrasé
Du pays de mes pères
Ceux qui me connaissaient ont fui

Je me suis exilé en terre étrangère
Clercs pleurerez-vous
Esprits qui saisissez tout.

61

Tikli bbwebrid ' a ţ nensex
d aḍar iw yenfex
ccib deg-gudem iw iḥṛeq

Iṭij ger wallen iw ifsex
s ssekṛa ndewwex
ul iw ibγ' ad ifelleq

S kra bbwi ğğiγ d imwessex
tura yetneffex
iffeγ d issen ad isewweq

71

Aţţaya ssuṛa w tdub
cbiγ Sidna Ggub
ṭṭaafan γelbeγ amesmaṛ

Kulci γur Ṛebbi mektub
ssâa yeţnub
ssâa iḥeddeṛ i-wxessaṛ

Yugi wul iw ad itub
ad fuken lâayub
alarmi d âaddaγ Sancaṛ

1. Variante :
akenni yidi ay tsaṛ.



61

Il faut que j'écrive mon dernier voyage
J'avais le pied enflé
La barbe toute brûlée de cheveux gris

Le soleil palissait devant mes yeux
Assommés par l'ivresse
mon cœur était près d'éclater

Tous ceux que j'avais laissés souillons
Etaient maintenant pleins d'arrogance
Ils avaient appris à commander.

71

J'ai les membres tout meurtris
Me voici comme Job
Plus sec qu'un clou [1]

Dieu a tout prédestiné
Un jour il vous assiste
Et un jour il contemple vos calamités.

Mon cœur rebelle au repentir
Refusait d'oublier ses vices
Jusqu'à ce que j'eux passé Saint-Charles [2]

1. Variante :
Tel est mon état.
2. Saint-Charles : village de la région de Skikda (Philippeville).

D zzheṛ iw ay d lmeqlub
kullas d lɣuyub
isem iw ur iban laqrar

Si Skikd' alarmi d Lexṛub
di tmurt l-Lâuṛub
lḥiɣ iberdan ɣef-ḍaṛ

Ala âallam lɣuyub
ay-gezṛan leqlub
içça yi ujajiḥ n nnaṛ.

73

Feṛḥen akw medden s laid
nekwni nessikid
yeqbeṛ wul di lemḥani

Agad tḥubbeḍ a Lewḥid
ɣran di ttuḥid
fehmen irkwel lemaani

Ma d nek zzehṛ iw di lqid
aqli deg-gir brid
nectaq anwali lḥenni[1].

1. Variante de la 3e strophe :
Ma d nek zzehṛ iw di lqid
aqli deg-gir brid
ternid id lmehna l-lkif



Mon destin procède à rebours
Il me pousse à partir chaque jour
Et mon nom oublié s'est perdu

De Philippeville au Khroubs
En pays bédouin
J'ai parcouru à pied les routes

Seul celui qui voit les choses cachées
Lit dans les cœurs
J'étais brûlé de flamme et de feu.

73

C'était l'Aïd chacun se réjouissait
J'admirais le spectacle
Le cœur gonflé d'affliction

Ceux que tu aimes mon Dieu
Y ont lu les livres saints
Ils en ont compris tous les sens

Moi mon bonheur dans les fers
A pris la voie mauvaise
Je languis de voir le henné[1].

1. Variante de la troisième strophe :
Moi mon bonheur est dans les fers
J'ai pris la voie mauvaise
Et tu m'ajoutes l'épreuve du kif.

75

Greɣ d nnehta s lɣec
aqlaɣ nedderwec
nteṭṭ leḥṛam neṭṭaammid

Albaaḍ izha yetfeḥcec
iṭbeddil di lqec
iɣli di lkeswa d ajdid

Lamçi am nekwni ibec
f lbenk i nferrec
di lqahwa aɣ neçça laid.

77

Laid d ttlata aɣ nnan
ṭṭelba yeɣran
widak tḥabbeḍ a Ṛebbi

Abaaḍ yeçça ṭ deg-wexxam
iaagged s lewqam
ma yerna jjwağ l-laali

Nekwni di Sidi Remḍan
naammed i leḥṛam
neɣli di labsant sari.



75

Je soupire oppressé
Me voici tout dément
Péchant sciemment

Tel se perd dans les plaisirs
A chaque instant change d'effets
Prenant chaque fois des habits neufs

Mais sur moi Dieu a craché
Et c'est affalé sur un banc
Au café que je passe l'Aïd.

77

L'Aïd c'est mardi disent
Les doctes clercs
Aimés de toi mon Dieu

Tel en sa maison
Passe une fête heureuse
Surtout s'il a une femme agréable

Et moi rue Sidi Ramdane
Je péchais sciemment
En me noyant dans l'absinthe.

79

Qesdeɣ di laid nn' a-n-nas
seg-gul sebbebɣ as
tamurt ad-d-nzuṛ iscm is

Gezmeɣ limin dayen xlaṣ
llebsa ḥtaleɣ as
qḍiɣ d akw yefra cceɣwl is

Ziɣ ur iktib uâassas
ttwarzeɣ a nnas
ur yemlik ḥed ṛṛay is.

80

Laid tamweqqrant tebbweḍ d
w' izhan issard d
w' isaan taḥbibt a-t-ɣafer·

Ma d nek ul iw indef d
d idrimen ulaḥed
izṛi w iɣleb laawanseṛ

Txilek a Balwa qeṛṛes d
Saadiyy' Aṭṭi-Mḥend
a-ṭ-tezzuḍ deg laawaceṛ.



79

J'avais décidé de venir à la dernière fête
Ma résolution était ferme
J'allais visiter le pays

J'en avais fait le serment définitif
Je m'étais procuré des vêtements
Fait toutes les emplettes jusqu'à la dernière

Mais tels n'étaient pas les vœux des saints
Hommes ils m'ont ligoté
Nul n'est maître de sa volonté.

80

Voici venue la grande fête [1]
Les heureux prennent des habits nets
Qui a une amie échange avec elle le baiser du pardon

Moi la blessure de mon cœur s'est rouverte
Je n'ai pas d'argent
Et mes larmes coulent
[plus abondantes que les sources

Baloua [2] de grâce frappe
Fais que de Sadia Aït Si Mhand
Un jour de fête le cœur cuise.

1. Il y a deux Aïds : la petite qui clôt le jeûne du Ramadan, et deux mois et dix jours plus tard la grande, où l'on commémore le sacrifice d'Abraham en égorgeant un mouton.

2. Marabout dont le sanctuaire se trouve sur la colline de ce nom qui domine Tizi-Ouzou.

84

Lâid tâadd' am-madu
kullec yeţfuku
γas Ṛebb' ara d iqqimen

Albâad icedha seksu
ad yeç ad irwu
ad imγafar d iḥbiben

Maççi am bu daâussu
di lγerba yeţru
iâaggeden ger ibeṛmilen

Ay atma widak nettu
nemmekti d neţru
d ddeny' ay gesneḥwijen

Kul taswaât nekwni ndaâu
γer tmurt annerzu
d aâssas ay d isawlen.

85

Lefraq iγleb aγen illan
Ay ul a-k-yurǧan
wissen a leḥbab m'annemlil

Lγiba tḍul ur nuksan
ur telli d ussan
ma ruγ a medden akk' aḥlil



84

Elle est passée comme le vent l'Aïd
Tout a une fin
Et Dieu seul survivra

Tel privé de couscous
Rêve d'en manger à sa faim
Et d'échanger avec ses amis le baiser du pardon

Ce n'est pas comme le maudit qui
Dans l'exil pleure
Et passe la fête au milieu des tonneaux

Frères un instant oubliés
Je me ressouviens de vous et je pleure
Mais la nécessité m'a contraint

A chaque instant je fais des vœux
Pour retourner au pays
Où les saints me rappellent.

85

La séparation est le pire des maux
Mon cœur que d'épreuves t'attendent
Qui sait amis si nous nous reverrons

Mon absence longue malgré moi
Ne se compte plus en jours
Aussi hommes est-ce à raison que je pleure

Iγeblan lxiq d wurfan
f lxateṛ iw zgan
γur Ṛebbi neṛğa ttawil.

86

Tebaaγ iṭij s wallen iw
γer lğiha n tmurt iw
γer lγerb iaadda isufeṛ

Amek ara yezhu lxateṛ iw
ğğiγ n iḥbiben iw
ttejṛa l-lmesk d laambeṛ

A Ṛebb' ili di laawn iw
d ameḥzun wul iw
lγerb' aγ ţ irnan d ssbeṛ.

88

Iţru wul maaduṛ yak xas
a-gaaddan fellas
ijreḥ m'ara d iţfekkiṛ

A-gduṛ Lleh g lmeḥna s
neţnaji kullas
ssaddat kbir u ssγir

Siwelt aγ d nebγ' a-n-nas
lγerba aṭas
iγab yisem iw ur yeḥdiṛ.



Souci ennuis colères
Hantent mon cœur
De Dieu j'attends l'entremise.

86

Je suivais des yeux le soleil
En route vers mon pays
Il poussait vers l'Occident sa course

Comment mon cœur connaîtrait-il la joie
J'ai laissé là-bas mes amis
Parfums de musc et d'ambre

Assiste mon Dieu
Mon cœur endeuillé
Envoie-lui la patience comme remède à l'exil.

88

Mon cœur pleure et c'est à raison n'est-ce pas
Il a tant subi
Qu'il saigne chaque fois qu'il se ressouvient

Qui Dieu n'a-t-il pas éprouvé
Nous nous plaignons à Lui chaque jour
Et aux saints grands et petits

Rappelez-moi je veux revenir
Trop longue a été mon absence
Mon nom perdu s'est oublié.

## 93

Ay itbir a gm' a k nissin
ḣuz leğnaḥ i sin
abṛid ik ans'i d nekka

S leqlam aru tibṛatin
γer wanda ṭṭilin
leḥbab akw d neṭγama.

Ma llan igad iṭṭetḥin
ard aγ d mmektin
yeṭru wul tejreḥ tasa.

## VARIANTE

A lbaz di lhedṛa ṭḥeṣṣin
huz leğnaḥ i sin
ar tiliḍ seg lkweyyas

Ṭṭileḍ i wedrar akin
awi tibṛatin
mkul aḥbib ḥku γas

Ma llan leqlub iṭḥinnin
ard aγ d ṭmektin
aqcic lγerba tḥekm as.



## 93

Ramier mon frère que je t'éprouve
Balance les deux ailes
Et prends le chemin du pays d'où je viens.

Tiens la plume adresse des lettres
Là où sont
Les amis avec qui j'allais

S'il en est qui ont quelque pudeur
Qu'ils se souviennent de mon
Cœur en larmes de mon âme blessée.

## VARIANTE

Faucon écoute bien mon message
Avant de déployer tes deux ailes
Sois de ceux qui comprennent

Par-delà la montagne
Emporte mes lettres
Et raconte à chaque ami

S'il est encore des cœurs qui s'attendrissent
Qu'ils se souviennent de moi
Enfant prédestiné à l'exil.

99

Ata wul iw ittemḥebbaṛ
Si lkif d lexmeṛ
aẏ fkiγ lebγ' i lxaṭeṛ iw

Usiγ d aqli d atiẏẏaṛ
a lfahmin leḥṛaṛ
ḍḥiγ-d d aγrib di tmurt iw

Asmi lliγ bȃadeγ laqrar
ur bbwiγ lȃaṛ
tura ẏenguga wul iw.

102

Wehmeγ acu d lğil a
i d ikkren tura
i tteqsaṛ i-γ-ţḥibbin

Mi nekker annebdu lqeṣṣa
inin maçç' akka
awi-y-aγ d af teḥdayin

Audden ur aγ hwint ara
tid immden swaswa
ğğant ul iw d amuḍin

Mi ţ luaaγ trekb i lḥeṛna
amzun d zzayla
ẏuγen tannumi t-temẓin.



99

Mon cœur est tout agité
De kif et de vin
Tant je me suis accordé tous les plaisirs

Me voici tel l'oiseau de passage
Cœurs perspicaces et bien nés
Etranger dans mon propre pays.

Du temps que j'étais loin perdu
Je n'ai pas accepté l'opprobre
Maintenant mon cœur branle.

102

Etonnante la génération
D'aujourd'hui
Qui ne m'aime que pour ses plaisirs

Dès que je commence un poème
On me dit Non
Chante-nous les filles

Ils me croient insensible
A celles qui ont bien poussé
Quoiqu'elles aient causé mes maux.

Dès que je lui[1] adressais la parole
[ma langue devenait rétive
Ainsi la bête de somme
Habituée à sa ration d'orge.

1. Ce pronom (féminin singulier dans le texte berbère) désigne la fille que le poète poursuit de ses vœux.

## 107

Laameṛ ur ineqqes ur iẓẓad
a Lǧuheṛ urṭagwad
seg ul im kkes ttexmim

Ay aḥnin ay ajewwad
a fettaḥ lubab
ṛfeq γef tuzyint lγim

Taqcict aṭṭa deg lḥisab
bezzaf tennaatab
a ccix Muḥend-u-Lḥusin.

## 109

Atava wul iw inuǧ
am lebḥeṛ yeṭmuj
γef tin âazizen felli

Dehbiyy' asegmi l-lesluġ
igman di lemṛuǧ
tezweǧ γer wedrar tuli



## 107

*Eldjhouher, que le poète semble avoir en vain poursuivie de ses avances, est depuis longtemps dans les douleurs de l'enfantement, en vain. Elle sait d'où vient le mal, et fait appeler Si Mohand, qui dit ce poème... et l'enfant vint.*

Les années imparties n'augmentent ni ne diminuent
N'aie point peur Eldjouher
Chasse de ton cœur toute inquiétude

Dieu noble et bon
Toi qui ouvres les voies
Dissipe la brume pour la belle fille

La voici dans la géhenne
Et par trop éprouvée
Cheikh Mohand-ou-Elhocine.

## 109

Mon cœur lamente
Houleux comme la mer
Pour la fille de moi aimée

Dabhia tige d'asphodèle
Poussée dans les prés
S'est mariée Elle s'en est allée dans la montagne [1]

---

1. Le village de Mohand est dans la zone de piémont qui flanque au sud la crête de Fort-National.

Ma t-tura ṛṛeḥl is iggiġ
titbirt γef ttṛuğ
teğğa azniq d lxali.

114

Ul yehlek udem iw iḍaaf
a lwaad m' iy' iṭṭef
ulac igad iy' icfan

Win tufiḍ ad itkwellef
nudaγ ţ id si tteṛf
Leqbayel akw akken llan

Indel w illan d lâaref
iheğğan lḥeṛf
hefḍen ttuba yiḍan

Ttewteγ am-zrem s iγef
âani day nunef
waqila iγleb i cciṭan

Mi ţ ṣeggmeγ tâawj i γer tteṛf
ay wehmeγ acuγef
lmeḥna teγwzi bbwaḍan

Tebâaj lḥejl' a ţ neṭṭef
nek âuddeγ atwalef
neţţat tebγa d w'isâan.



Ore est partie la caravane
De la colombe haut perchée
Et la rue derrière elle est restée vide.

114

Le cœur malade le visage maigri
Je suis prisonnier du destin
Nul ne se souvient plus de ce que j'ai été

Le premier venu a le pouvoir
J'ai parcouru de part en part
Le pays kabyle tout entier

Eclipsés sont les sages
Qui ont étudié tous les écrits
Et les chiens ont appris la dévotion

On m'a comme le serpent frappé à la tête
Me serais-je fourvoyé
Satan sans doute s'est joué de moi

Sitôt redressé mon état de nouveau penche
Et je me demande étonné
Pourquoi les épreuves les nuits longues.

J'ai poursuivi la perdrix[1] sûr de l'atteindre
Et à la fin l'amadouer
C'est un homme riche qu'elle veut.

1. La femme aimée.

118

Aqliɣ' am zerzuṛ newqef
iḥuza yi ccḍef
d Ṛebb' a graden ur nuksan

Aacqeɣ di zzin laali[1]
ur yugad Ṛebbi
ay cabeɣ nek d ameẓẓyan

Lḥiɣ agris d lyali
ur iban felli
anda ddiɣ zzwamel qwan

122

Tasedda iṛaâden tuɣwas
zdat At-Aabbas
mi s nnan medden neṛḥel

M timmi taâkef am leqwas
amzur ar ammas
tibbucin is d ifelfel

Melt iɣ' anida lḥaṛa s
ard rzuɣ fellas
ma âreqeɣ as ad ii taâqel.

1. Changement de rime rare chez Si Mohand.



118

Me voici comme l'étourneau cloué
Par des liens trop lourds
Dieu l'a voulu Je n'y puis rien

L'amour d'une beauté sans égale
Mais sans pitié
M'a fait les cheveux blancs malgré ma jeunesse

J'ai marché dans le gel et la nuit
Sans qu'aucune lueur luise pour moi
Où que j'aille pullulent les vauriens.

122

La lionne rugit et hurla
Devant tous les Aït-Abbas
Quand elle apprit que j'avais décampé

Elle a sourcils arqués
Cheveux jusqu'à la ceinture
Seins pimentés

Où est sa demeure dites-moi
Que je m'y rende
Elle se ressouviendra si même elle m'avait oublié.

## 123

Nek idem a tuzyint lefraq
yerreḥ neɣ cerreq
lxedâa ssgem ay d ekka

Afwad im fellam yeḥreq
d iɣes iceqqeq
lḥub iw degm iwekka

Yak tura yedher nefreq
nezga d nâawweq
beṭṭu cubaɣ t d aẓekka.

## 124

Ataya lâaqel iw yesleb
d lmeḥna w teṣâab
sâiɣ lâib nḥemmeq

F tuzyint nug' anjaneb
d ṛṛay yeddebdeb
g lḥal nezga d nâawweq

Irtaḥ win ur njeṛṛeb
lefraq ay geṣâab
d wi âazizen s laâceq.



## 123

Belle fille quittons-nous toi et moi
Prends vers l'ouest ou prends vers l'est
De toi est venue la trahison

Mon cœur pour toi brûlait
Mes os se fêlaient
En toi mon amour était enté

Notre dissentiment est maintenant évident
J'en suis tout stupéfait
La séparation est amère comme la tombe.

## 124

Mon esprit est tout égaré
Ma peine rude
J'ai le défaut d'être passionné

Je ne puis me séparer de mon aimée
Ma raison assommée
Se trouve ainsi prisonnière

Heureux qui n'a pas éprouvé
La dure peine d'aller loin de
Qui l'on aime d'amour.

125

Lḥeṛf iw idda f ṣṣad
yak Ṛebb' iweṣṣa d
w iâacqen di zzin meṛḥum

Nek akw t-taâzizt nemsebḍa d
si lqum aḥessad
usṛeγ am yitbir aksum

Tura mi-y-uγeγ luṛad
ğğiγ lfisad
qqwleγ la ttabâaγ aγrum.

136

Ẓẓiγ leğnan d imselles
kulci yella dges
zeṛṛbeγ-t id xedmeγ-t s-lmul

Ixleḍ ṛṛemman d ifires
kul tejṛa la ttes
ay-gẓiden degs a lemkul

Tura mi d nnejm is ỵaâkes
d aγbub la s ikes
beṛka rriγ tadimt i wul.



125

Mon poème prélude en S
Dieu n'a-t-il pas promis
Sa grâce aux amants

Mon aimée et moi nous avons rompu
A cause de ce siècle jaloux
Et me voici comme un pigeon décharné

Maintenant je me suis rangé à la dévotion
J'ai renoncé aux péchés
Et je cours après le pain.

136

J'avais planté jardin ombreux
Pourvu de tout
Clos et cultivé avec soin

Grenades et poires s'y mêlaient
Chaque arbre y était irrigué
Combien de doux fruits s'y pressaient

Maintenant que le destin m'est contraire
Une bécasse s'en repaît
Assez J'ai scellé mon cœur d'une dalle.

138

Ẓẓiɣ leğnan d ameẓẓyan
af terga bbwaman
ţṛağuɣ t ad innerni

Rriɣ as lesdud qwan
mlalen isegman
iger d lḥeb d afrari

Ibbwa d ad jahden y̮iḍan
d zzehṛ ay saan
sṭafirelleh a Ṛebbi

139

Ẓẓiɣ leğnan s lxety̮aṛ
qwan degs lenwaṛ
s kr' i d dekkṛen y̮ilsawen

Laâneb leḥmeṛbwaâmeṛ
lxux am lâambeṛ
leḥbeq d lweṛd mlalen

Yak nedder ɣwezzif lâameṛ
alarmi neḥdeṛ
ksan as imeksawen.



138

J'avais jardin de jeunes plants
Le long du canal
Et j'attendais qu'il eût grandi

J'y menai l'eau de barrages abondants
Les pousses en vinrent drues
Les fruits s'y pressaient

Il mûrit... Ce fut pour le bonheur des chiens
Servis par leur chance
Pitié mon Dieu.

139

J'avais planté jardin exquis
Empli de toutes les fleurs
Que les langues peuvent évoquer

Raisin rouge
Pêches d'ambre
A côté du basilic la rose

N'ai-je pas assez longtemps vécu
Pour voir de mes yeux
Les bergers y mener leurs troupeaux.

146

Wi yewten deg neɣ lasmaḥ
deg-gul aɣ nejreḥ
armi la nzehhu s nneqma

D lâaceq i-gezzelgen lerɣaḥ
lamçi daɣ njaḥ
ur iksan ḥed lewqama

Tebâaɣ ṛṛay iw isaḥ
di lmeḥnat yenṣeḥ
larmi d ɣegwra deg nndama.

151

A sselṭan bab l-lkwelfa
dâaɣ k s ccuṛafa
si Balw' ar Ssi Ḥend Wedris

Igad ixeddmen s ṣṣfa
iḥeddṛen di lbaḍna
mkul ssid s ɣisem is

Aqcic d lfahem yeɣra
di lwaâd iweffa
terreḍ as d imeddukal is



146

Quiconque me blâme qu'il soit sans pardon
Ma blessure est intime
Et pour cela je m'adonne aux plaisirs par défi

La passion a gauchi ma volonté
Ce n'est pas que je sois pervers
Nul n'a le mérite de ses vertus

J'ai suivi ma raison Elle s'est égarée
S'est enfoncée dans les épreuves
Avant de finir dans le repentir.

151

Maître à qui va toute fiance
Je t'invoque par les chorfa[1]
Depuis Baloua jusqu'à Oudris[2]

Par les saints aux actes purs
Associés aux divins secrets
Appelés chacun par son nom

A l'enfant intelligent instruit
Fidèle à la promesse
Rends ses compagnons

---

1. Pluriel de chérif, descendant du Prophète.
2. Sidi Ahamed Oudris, saint des Illoulen-Oumalou, entre le col de Chellata et celui de Tirourda.

Ata wul iw yeţfafa
immuγben γerfa
iḥar meskin deg lâamer is

Buṣan tarrawt n ccerfa
meccḍen lḥelfa
Aγ gxeddem Lleh g ccan is

Texleḍ tirect d ukwerfa
akk' aγ ţ γufa
uḥcaγci deg-gwawal is.

166

Ihlek wul qrib nemmut
ẓẓaγ felli lqut
nekwni f ssebb' aγ nella

Di γir awal nesmuzgut
ar degs nesnunnut
armi-i γuγal d lâalla

Ad ṛuḥeγ ad beddleγ tamurt
a lfahmin cfut
amkan ţṛaǧuγ yexla.



Mon cœur sans cesse tressaille
Et chagrin irrité
Est le pauvre pressé de rendre l'âme

On a condamné les fils de chorfa
A peigner l'alfa
De par ta volonté mon Dieu

Mêlés sont le grain et l'ivraie
Ainsi le proclame
Et son dit le hachaïchi[1].

166

Malade est mon cœur et j'ai manqué mourir
Toute nourriture m'est amère
Il suffit d'un rien...

J'entendais propos malveillants
Et les ruminais
Comme un boulet en mon ventre

Je vais partir et changer de pays
Hommes sages souvenez-vous
Vide était le lieu de mon attente.

---

1. Ce poème a été composé lors de la détention en Corse de Si Belkacem, un des compagnons de Mohand, condamné pour avoir tué un soldat qu'il avait trouvé devant sa porte.

## 176

Auhdeγ tikli d lemselmin
at wacḥal d ddin
widak ur nesâi lmedheb

γer lâar ay sâan tismin
s yiseγ ṭṭetḥin.
Ay ul iw beṛka k leγseb

Mi teγliḍ ḥed ur k issin
medden akw d lkarâin.
Akk' axiṛ ilha wjeṛṛeb.

## 190

Qessam agi d bu tlufa
γeri d yestufa
a s tiniḍ nγiγ baba s

Albaaḍ zzin d ṣṣifa
lğud leḥlawa
kulḥed ifka-y-as aγla s

Nek i-y' iğğa d akwerfa
isers it g lqâa
inna γi ddem it neγ anef as.



## 176

Je le jure je ne fréquenterai plus les Musulmans
Ils ont tant de fois
Et pas de principes

Ils rivalisent dans l'opprobre
Ils ont honte de la vertu
Cesse mon cœur de t'en indigner

Nul ne te connaît quand tu tombes
Tous les hommes sont faux
Mais tant mieux toute expérience est utile.

## 190

Dieu qui se plaît à poindre
Ne s'occupe plus que de moi
A croire que je lui ai tué son père

L'un a teint éclatant beauté
Noblesse et urbanité
Chacun selon son lot

A moi il a gardé l'ivraie
Il l'a posée à terre
Et puis m'a dit Prends ou laisse.

191

Aw' iţrun ard idderγel
Mi ţ jemâaγ tennγel
wehmeγ ans' iy' id âakes

Qessam agi d zzamel
kulyum d aḥellel
dayem neţnaji γures

Ifka i w-ur-nelli d lefḥel
issager qwrenfel
Nekwni di lkur' aγ neṭṭes[1].

199

A Lleh kec d areẓẓaq
isidiren ineq
kul yiwen iâac di tmurt is

Albâaḍ tefkiḍ as lerẓaq
kul lğiha ixeṛṛeq
tasekkurt deg-gwexxam is

Albâaḍ terri-ṭ i lemcaq
zzelṭ u laâceq
yusa d d lγayeb ṛṛay is.

1. Boulifa (152) donne une version qu'il suppose être une variante d'un poème de Si Mohand :

5 - rğiy t yaaṭṭel
7 - Albaaḍ ifka-y-as d lkamel
di ṛṛezq d axemmel
nek yefka yi d d nnaqes



191

Ah pleurer jusqu'à en perdre la vue
Mon vase si tôt empli verse
Je ne sais d'où me vient le tort

Ce Dieu est un être abject
Je l'implore chaque jour
Chaque jour je me plains à lui

Il comble les fripouilles
Les gave de parfum de girofle[1]
Et moi je passe la nuit dans une écurie[2]

199

Mon Dieu tu es le dispensateur des richesses
Tu fais vivre et mourir
Tu permets à chacun de vivre en son pays

A l'un tu as donné les biens
En tout lieu foisonnant
Et dans sa maison la femme aimée

Tu as condamné l'autre à la détresse
A la misère et à l'amour
Tu as égaré sa raison.

1. Les clous de girofle, tels quels (aaqqa n qrenfel) ou réduits en pâte (ssxab), sont fort prisés des femmes, qui en mettent en particulier dans leurs colliers (tazra n ssxab).

2. Variantes Boulifa (152) :

5 - Je l'attendais mais il se faisait long
7 - A l'un il accorde tous
Les biens en vrac
A moi il a donné parcimonieusement

205

Ddunit a d lmeγluq
laabd akw meḥquq
ulac winna yethennan

Albaaḍ iketb it meṛzuq
irkwelli mesduq
iaac ur isai leğnan

Lmelk yusa d kul ssuq
la iferreq lḥuquq
lkutub akk' ay d nnan.

207

Lefhama win mi ţ ifka
teγleb ttrika
abaaḍ meskin d igellil

Bab is ibbwi lbaṛakka
iḥeddeṛ s ṣṣfa
ur ixeddaa ur iţḥeγγil

Maçç' am in tebbwi lhawa
la ddin la lmilla
mi ţ iaabb' ad as tmil.



205

Ce monde est une geôle
Où chacun est justiciable
Où nul ne jouit d'un bonheur tranquille

L'un promis à l'opulence
Et crédit plein
Vit sans même avoir un jardinet

L'ange parcourant les marchés
A chacun a donné sa juste part
Ainsi disent les livres.

207

Mieux vaut avoir reçu l'intelligence
Que la fortune
D'autres pauvres d'eux en sont dépourvus

L'homme intelligent est béni
Il parle en toute vérité
Il ne trahit ni ne ruse

Un autre esclave de sa fantaisie
N'a ni religion ni principe
Ses projets croulent aussitôt que dressés.

217

A Qessam a bu ţţemrit
tenγiḍ i s tissit
beṛka k ttiha tura

Lukan d ccṛaâ naâtad it
Ay gebγu nefk it
Tenqeṭṭ iyi ger lâamma

A Ṛebbi w iwten jeṛṛeb it
di tullas ḥeṛṛem it
sḥedṛ it i wuzu n tasa.

219

Annaγ a Ṛebb' ar k nγiḍ
aqli am in tenγiḍ
yif iyi âad s ṛṛaḥa

Ssuṛa w teţquddur d nnfiḍ
irkeb iyi lγiḍ
Lhem iṭṭef i seg ddbiḥa

Sbeṛ ay ul ul' ay tiniḍ
d nnuba bbwiyiḍ
knu atâaddi lmeḥna.



217

Dieu d'affliction
Tu m'as tué de boisson
Assez maintenant de te jouer de moi

Si c'était affaire de justice je l'aurais entreprise
Quel qu'en fût le coût
Car tu m'as frustré parmi les hommes

Quiconque me blâme mon Dieu éprouve-le
Prive-le de filles
Mets-lui douleur cuisante au cœur.

219

Las pitié mon Dieu
Je suis comme celui à qui tu as envoyé le mort
Encore a-t-il sur moi l'avantage du repos

Mon corps comme cire dégoutte
Tout chargé de misère
Les malheurs me prennent à la gorge

Tais-toi mon cœur tu n'as rien à dire
C'est maintenant le tour des autres
Plie que passe l'épreuve.

225

Lukan d ṛṛay ur itlif
ad aahdeγ lkif
sbeslen iqewwaden

Kul tamurt ibḍa-ţ s lḥif
isserbeḥ lewṣif
igwra d w'illan d lfahem

A Ṛebbi sefḍ aγ lḥif
a-k-in yaweḍ nnif
tura d nnuba igellilen.

226

Maççi d jjiḥ ay njaḥ
a ssyadi ṣṣellaḥ
ṭ-tagwniţ i gbeddlen fellaγ.

Asmi yi d hubben leryaḥ
refden aγ lemlaḥ
mekkul leblad ssnen aγ

D zzman i-γ-iğğan nefḍeḥ
welleh ma neççeḥ
annesbeṛ i lwaad ma yuḍen aγ

Kra yewten degneγ lasmaḥ
ad yuγal ṣṣbeḥ
ad yeblu s lehlak nneγ



225

Si ma raison n'était point égarée
J'aurais juré de renoncer au kif
Galvaudé par les proxénètes

En tout lieu Dieu a fait des partages affligeants
Il a fait le bonheur de l'esclave
Et jeté au rebut l'élite de l'esprit

Efface mon Dieu notre misère
Tu y es tenu
C'est maintenant le tour des malheureux.

226

Ce n'est pas que je sois perdu
Saints patrons
Ce sont les temps qui ont changé pour moi

Lorsque les vents m'étaient favorables
J'étais choyé de l'élite
Et en tout pays renommé

Le siècle m'a condamné à la honte
Mais par Dieu qu'importe
je prendrai en patience mon destin malade.

A qui me blâme point de pardon
Un matin viendra
Où il souffrira de mon mal même

Ma n nekwni tur' annerbeḥ
aṭas ay nejreḥ
bbwḍen leḥdud fellaneγ.

228

Ataya wul iw yuγḍaḍ
a Ṛebbi tâalmeḍ
kfant leḥwayeğ nelsa

Deg zik inu d ṭṭaleb
n settin ḥizeb
lketba w di lmadeṛsa

Tura imi ncab nγelleḍ
s ccṛab la nxelleḍ
atnaaṛeḍ a Sidi Musa.

233

Laayub ṭṛağun tewser
a lfahem a-k-nendeṛ
wi meẓẓiyen ad ifaṛes



Quant à moi maintenant je vais être heureux
Trop longtemps j'ai été blessé
Le terme de mes épreuves est échu.

228

Mon cœur sur soi-même s'apitoie
Tu le sais mon Dieu
Les habits que je porte sont usés

Jadis j'étais clerc
Aux soixante sourates
J'étudiais dans les medersas

Maintenant vieux et dévoyé
J'arrose de vin mes repas
Sidi Mousa [1] secours-moi

233

Les tares attendent la vieillesse [2]
Sage que je t'avise
Profite des plaisirs tant que tu es jeune

1. Sidi Mousa, saint dont le sanctuaire se trouve à Tinebdar, village de la région de Sidi Aïch. On y trouve une école koranique renommée.
2. Expression proverbiale courante.

Ilha w'iteddun s nnḍeṛ
ddunit tewaaṛ
win ţ itbaan ad as tames[1]

Anṭelb Rebb' ad aγ yesseṛ
iaaffu iγeffer
ṛṛeḥma deg-wfus ines.

234

A kra isseḥlan sidna Ggub
ssuṛa s tdub
seḥlut i ula d nekkini

Daaγ k s at hel lqurub
iγran di lkutub
ţxilek a Lleh dawi yi

γer ccib hedfen d laayub
suṛa w tdub
ṭṭaa inek a sidi Ṛebbi.

1. Variante :
zwir iţ qebl a-k-tames.



Procède avec discernement
Apre est le monde
Il marque quiconque s'adonne à lui[1]

De Dieu j'invoque l'assistance
Le pardon la miséricorde
Il tient en sa main la Grâce.

234

Puissances qui avez guéri Job
Et son corps meurtri
Guérissez-moi aussi

Je t'implore par ceux qui sont proches de Toi
Et ont étudié les livres
Mon Dieu de grâce sauve-moi

Les tares fondent sur ma vieillesse
Et mon corps est morfondu
Seigneur Dieu que Ta volonté soit faite.

1. Variante :
Préviens-la avant qu'elle ne te souille.

235

Ad awen ḥkuγ a lfehham
yeγli d felli ṭṭlam
t-tideţ maççi d lekdeb

Aqliy' am yisγ' agugam
m$^{3}$ aâguzit leklam
a Sidi Sâid-u-Ṭaleb

Ncab ur nesâi axxam
nḍâa ger Lislam
a leḥbab Llehγaleb.

236

W' ibγan Ṛebb' a t iweḥḥed
di Muḥend-u-Mḥend
meskin iâawj ṛṛay is

Iγra Leqwran ijewwed
di zik is yeğhed
tura la ireffed s wallen is

Waqila ssfeṛ iqerb d
aâwin ulaḥed
siw' asebsi d aṛfiq is.



235

Sages que je vous instruise
Les ténèbres ont fondu sur moi
Je vous le dis en vérité

Je suis comme le vautour muet
Dont sont noués les mots
Sidi Saïd ou Taleb[1]

Je n'ai point de logis en ma vieillesse
Je suis au rebut parmi les musulmans
Amis la volonté de Dieu est la plus forte.

236

Qui veut méditer Dieu
Regarde le pauvre Mohand-ou-m'hand
Dont est dévoyée la raison

Il avait étudié le Koran l'avait psalmodié
Il était jadis vigoureux
Et le voilà qui ne peut plus que lever les paupières

Le départ est proche je crois
De provisions point
Et pour seul compagnon sa pipe.

1. Marabout des environs de Michelet.

Abrid a nqaad iţ i ṛṛwaḥ
leḥbab annemsamaḥ
tamurt a njeṛṛeb iţ[1] meṛṛa

γer Tunes nebγ' anserreḥ
anzuṛ ṣṣellaḥ
d ssaddat Lhuṛawa[2]

Iţru wul tasa tejreḥ
ters d γef cceḥ
aneṭṭef lkuṛaj tamara

A lbudala d sseyyaḥ
a ssaddat lemlaḥ
nedheγ yesswen deg tmura

D kra yeţhubbun leryaḥ
Fsit aγ leğnaḥ
beddlet fellaγ liḥala.

1. Variante : snesdeγ ţ (Je l'ai passée au crible).
2. Variante : lhuṛufa (lettrés).





Cette fois c'est décidé je vais partir
Amis pardonnons-nous [1]
J'ai tout appris de ce pays

Je veux faire route vers Tunis
Y visiter les lieux saints
Et les sanctuaires Houraoua [2]

Mon cœur pleure mon âme est blessée
Le mal a atteint les chairs vives
A grand-peine je tiens ferme

Possédés de Dieu et vagabonds
Saints vertueux
J'en appelle à vous par tous pays

Puissances qui faites souffler les vents
Libérez nos ailes
Faites-nous neuves conditions.

1. Quand un homme se trouve dans un état où il risque de trouver la mort, il est d'usage qu'il sollicite le pardon des survivants et qu'il leur accorde le sien.
2. Terme inconnu par ailleurs. La leçon peut être incorrecte. La variante : lhuṛufa, introduite sans doute parce que la première était incompréhensible, n'est guère satisfaisante.

239

Aqliyi la shumsuseɣ
tiniḍ day sekṛeɣ
aani neswa d ur nezṛi

Laaqel iw ur-t-mlikeɣ
aqliyi ddrewceɣ
win ɣaḍeɣ a d yerzu felli

Ma d nek abrid' ad ṛuḥeɣ
wis m' ad d uɣaleɣ
w' illan d aḥbib isemmeḥ i.

246

Si Tedmayt s At-Buxalfa
ssuṛa w tekfa
la zzuɣureɣ g imaniw

Irekb iyi lɣec nerfa
ṛwiɣ tilufa
aqli ḥareɣ di lâameṛ iw

Ziɣemma tirga mxalfa
a lfahmin necfa
dḥiɣ-d d aɣrib di tmurt iw.



239

Me voici tout bredouillant
Et comme ivre
Aurais-je bu sans m'en rendre compte

Je ne suis plus maître de ma raison
Me voici tout fou
Venez à moi vous qui m'aimez

Cette fois je m'en vais partir
Et qui sait si je reviendrai
Mes amis pardonnez-moi [1]

246

Entre Tadmaït et Boukhalfa
Mes forces étaient épuisées
Je ne faisais plus que me traîner

J'étouffais de colère
Et repu de souffrances
Il me tardait de rendre l'âme

Mais vrai les rêves s'interprètent à rebours [2]
Sages il m'en souvient
J'étais devenu étranger dans mon propre pays.

---

1. Voir n° 237, note 1.
2. Tirga mxalfa, expression consacrée : allusion à la croyance qui veut qu'on doive interpréter les rêves en prenant le contraire de leur sens apparent.

250

A sseltan deg Aamṛawa
a Sidi Balwa
a mul ssenǧaq muhab

D amuḍin fekt iyi ddwa
ɣurek ay d nenwa
ay aḥnin deg neṭṭalab

Fak felli lkif d ccira
tebbw' iyi zzehwa
si temẓi alarmi ncab.

253

Si Aadni armi d Laṛbaa
trekb ii lxelaa
d nek i-gnudan fellas

Aqliy' usiɣ d s ṭṭaa
qqwleɣ d lqaa
mekkul ssid ḥkiɣ as

Tamurt agi d lbidaa
ffɣen akw si ccṛaa
abrid a qḍaaɣ laẏas[1].

1. Variantes Feraoun (*Voyage*, 10)
5 - Neqqleɣ di lqaa
menkulḥed ḥki as.



250

Prince du pays Amraoua[1]
Sidi Baloua
A l'étendard redoutable

Je suis malade apporte-moi remède
A toi compatissant vont ma foi
Et mes vœux

Guéris-moi du kif et de la cocaïne
J'ai été livré aux plaisirs
Depuis mes jeunes ans jusqu'à la vieillesse.

253

Entre Adni et Larbaa[2]
J'ai été saisi d'épouvante
Mais je l'avais bien cherché

Je venais humble
Et à terre soumis
A chacun de dire mon sort

Mais ce pays d'hérétiques
Est sorti de la Voie
Cette fois j'ai fini d'espérer[3]

1. Amraoua. Ensemble de tribus makhzen installées par les Turcs autour de Tizi-Ouzou. Le nom a fini par désigner la région même qu'elles occupent.
2. Larba-nat-Iraten : Fort-National.
3. Variantes Feraoun :
5 - Planté à terre
A chacun je racontais mon aventure.

Tamurt yeznuzen aaqquc
cnayet di laaṛuc
si Laṛbaa terreḍ d asawen

Akken kesben akerruc
nnefqa d lekruc
Ixligen d Iceṛṛiḍen

S kra bbw' illan d akeḥluc
tura s kalabuc
rnan itabaniyen

At lǧawi d ḥmimuc
qqwlen d lewḥuc
uγalen akw s lemxazen.

255

Ata wul iw iheǧǧel
di ssfeṛ a iaâjjel
Micli ad âaddiγ syinni

Tamurt a ziγ tbeddel
bbwin ṭ zzwamel
widak keṛheγ zikenni



254

Ce pays de vendeurs de verroterie [1]
Est célèbre parmi les tribus
En amont de Larba

Leurs champs sont de chênes
Et leur viande des tripes [2]
Les gens d'Ikhelidjen et d'Icheriden [3]

Tous les noirauds de jadis
Maintenant portent fez
Et turbans fleuris

Les marchands de benjoin et fards
Désormais inspirent la terreur
Ils possèdent des magasins.

255

Le cœur serré
Je me hâte vers
Michelet où je dois passer

Mais ce pays a changé
Il est devenu la proie des gredins
De ceux que jadis j'abhorrais

---

1. Beaucoup de Kabyles de Haute Kabylie émigraient dans la plaine comme colporteurs de menue marchandise.
2. Le gland de chêne et les tripes sont nourritures de pauvre.
3. Deux villages sur la crête qui relie Fort-National à Michelet.

Tamâaict teṣâab af lefḥel
teqqwl as d ifelfel
iṛwa zzâaf d lehjani.

263

Aqlaγ nebbweḍ d γer Lqalla
ttama l-leḥdada
aawin yelian nfuk it

Wehmeγ ayagi d nelḥa
tebâad Laṛbâa
aḍu l-leḥbab nectaq it

Lexbaṛ siweḍ it i yemma
ma d mmim yenfa
γer tmurt taberṛanit.

264

Aqlaγ nebbweḍ d γer Tunes
ṛwiγ d aḥewweṣ
caylelleh a ṣṣalḥin n tmurt

Seg-wγebbar aqlaγ numes
ssuṛa terqaqes
si âaggu rẓag lqut

agwlim a-gezdin iγes
neggumm' anneṭṭes
wâalelleh attifrir tagut.



Et au preux l'existence est ardue
Et âpre comme le piment
Il se gave de colère et de désespoir.

263

Me voici parvenu à La Calle
Près de la frontière
Toutes mes provisions sont épuisées

J'admire tout ce que j'ai marché
Depuis Larba
J'ai la nostalgie de mes amis

A ma mère porte la nouvelle
Que son fils est exilé
En terre étrangère.

264

Me voici parvenu à Tunis
Repu d'errances
Salut à vous saints du pays

J'ai le corps tout souillé de poussière
Frissonnant
Et si las qu'il répugne à toute nourriture

Ma peau colle sur mes os
Je n'arrive pas à dormir
Mais grâce à Dieu ce mal comme brume passera.

266

Lḥerf a-t-refdeɣ memḥuṣ
ṣaben ɣir leğnus
qlil w' illan d laali

W' ur nesai tagmaṭ mexṣus
am bu ɣiwen ufus
maaduṛ ur ɣesai lwali [1]

Ɣir tagmaṭ am kalitus
ma ɣwezzif messus
mbaaid a-gerra tili.

1. Variante, qui semble plutôt une bonne imitation :
1 - Aqliy' a lfahmin mewṣus
lğil d amenḥus
liḥala w mazal teḥli

Ata wul iw yeshumsus
d amehzul ihus
ur d dṛi d ḥed akkagi



266

*A Tunis, Si Mohand est accueilli sans excès de tendresse par Akli, son frère, qui pourtant n'ose pas lui refuser l'hospitalité. Akli est devenu un citadin de Tunis. Si Mohand ne voit pas sa femme qui d'ailleurs demande ce que ce va-nu-pieds est venu faire à Tunis. Un soir, le poète refusant le dîner qu'on lui servait seul se rend au café, où on le trouve fumant sa pipe de kif. Il va dès lors composer des poèmes qui sont de véritables satires. Il les fait placarder, transcrits en caractères arabes, au café où toute la colonie kabyle de Tunis peut les voir.*

Je vais le composer bien net
Il y a foison de male engeance
et peu d'honnêtes gens

Qui n'a point de frères est démuni
Il est comme le manchot
Privé d'appui le malheureux [1]

Les mauvais frères sont comme l'eucalyptus
Il est haut mais sans fruit
Et son ombre porte au loin [2]

1. Variante :
1 - Sages me voici démuni
En ce siècle jaloux
Mon sort n'es point encore remis

Mon cœur murmure
Miné par un mal
Avant moi inéprouvé.

2. Comparé aux arbres des forêts kabyles, l'eucalyptus est un arbre haut, dont l'ombre porte loin du tronc. Ainsi les mauvais frères accordent leur aide à des hommes qu'aucun lien de parenté ne lie à eux.

268

Taudded d ṛṛay ixuṣṣ i
mi tbaaγ asebsi
teḥsebm i g-gwid immuten

Ggulleγ ur neçç' imensi
neḍḥa d neṭqissi
a wen nini lehduṛ nessen

Ilsa lğebba γef lkursi
auddeγ n At-Qasi
ziγemma d Aali Ggirjen

Lemḥibba yidwen texsi
Ma kan ma twasi
la keç la gma briγ awen.



268

Tu croyais que c'était par déraison
Que je m'adonnais au kif
Et à vos yeux j'étais mort

Si je refusai votre dîner
C'est que je pesais
Les mots que j'allais vous dire

L'un de vous était assis sur une chaise
[dans sa longue robe[1]
Je le prenais pour un Aït-Kaci[2]
Et c'était Ali d'Irjen[3]

Entre vous et moi morte est toute tendresse
Irrévocablement
Et tant mon frère que toi je vous répudie.

1. La gebba tunisienne est un habit de citadin.
2. Noble famille de Tamda, renommée en Kabylie.
3. S'il était de noble race, on l'appellerait du nom de sa famille et non de celui de son village.

270

W' ibγan Ṛebb' a t iweḥḥed
di Si Muḥ-u-Mḥend
yaḥeṭṛah deg zik ines

Iγra leqwran ijewwed
Sidi Xlil iğhed
maatbaṛen di zzin ines

Ziγemma Ṛebbi ijerred
dexxwan akw d cceṛb
d lkif aẏ d lqut ines

A k iniγ awal ḥess ed
Ṛebb' akk' a-gjerred
maççi d lfehm ay nxuṣ

Ssneγ ayen ur issin ḥed
ul'ay d naiwed
nennum nreffed lmexṣus

Umneγ s Ṛebbi waḥed
tagmaṭ ulaḥed
annerwel qbel annimsus[1] .

1. Variantes :

10 - W'ibγan ad-d-isel yesl ed
15 - Lemḥayen atas maççi drus
16 - Yif w'issnen Ṛebbi waḥed



270

Qui veut méditer Dieu
Regarde Mohand-ou-m'hand
Hélas en son temps jadis

Il avait étudié le Koran l'avait psalmodié
Il était versé dans Sidi Khelil[1]
On s'émerveillait de sa beauté

Mais Dieu lui avait destiné
Tabac et vin
Et kif pour sa nourriture

Ecoute que je te dise
C'est Dieu qui l'a voulu
Et non mon imprudence

J'en sais plus que quiconque
A quoi bon tout redire
J'avais coutume de secourir l'indigent

Seul existe le Dieu Un c'est ma foi
il n'y a point de frères
Fuyons avant de perdre tout sel[2].

1. Khalil Ibnou Ishak, populairement : Sidi Khelil. Juris consulte musulman, le plus célèbre des exégètes du rite malékite. Son traité *le Mokchtasar* (abrégé) constituait la base et souvent la matière des études juridiques dans les pays du Maghreb. Mort en 1365 et, selon d'autres, en 1374.

2. Variantes :

10 - Qui veut entendre m'entende
11 - Mes épreuves sont innombrables
12 - Mieux vaut proclamer le Dieu un.

272

Aal-Elleh aqlaγ annas
ma irad uâassas
ma t-Tunes tura tbeddel

La d ttasen d imurḍas
aacṛ' ay d aterras
sγur Ṛebb' ay d ikka ddel

Ahia lmut bγiγ ad d as
qwan yir leǧnas
Aâṛaben rnan d Leqbayel

Leẓẓayer annerzu fellas
tamdint l-lkweyyas
dinna i-geṭban lefḥel.

273

A lbaz ilik d aqeyyas
γel ltahem ḥku yas
ccbab iheǧǧan iqqar

Mkul aḥbib xaf in' as
iṭṭef iyi ṭṭlam deg-gwas
taṛwiḥt l-lâaz tennemdaṛ

Mazal qdâaγ layas
la ṭqiddiγ annas
kulyiwen as hkuγ lexbaṛ.



272

Je vais s'il plaît à Dieu revenir
Si les saints le veulent
Car Tunis a changé

Les gens y entrent à moitié morts
Il en faut dix pour faire un homme
De Dieu leur vient la déchéance

Mort je veux que tu viennes
Tant abonde male engeance
D'Arabes à qui se joignent les Kabyles

J'entrerai dans Alger
La ville des hommes nobles
Là seuls se voient les preux.

273

Faucon pèse tes mots
Et à l'avisé[1] dis
L'état du jeune clerc

A tous les amis dis comme
La nuit a fondu sur moi en plein jour
jetant aux quatre vents mon âme aimée.

Car je n'ai pas perdu l'espoir
de revenir
Conter à chacun mon aventure.

1. Le poète fait allusion à son frère.

274

yeţţef iyi lwad d amessas
mektub deg ṛṛas
lweqt agi d aγeddaṛ

Si Tunes nek d aterras
abrid s uâassas
di Sscḥṛa blad lqifaṛ

Bennuγ yeţhuddu F llsas
Elleh yextaṛ as
kra âaţţbeγ d axeṣṣaṛ.

275

A lfahem kulci meḥdud
maçç' akk' ay nâud
ṛğiγ am-gujil tabburt

Yendef wul izṛi w iru d
yekker degs ddud
mkulwa isaadda tafsut

Mi teḥla lmeḥna teznu d
ṣebḥank a lmaâbud
tamara ibellaâ lqut

Ay at ṛṛkuâ d ssuğud
Fsit aγ leqyud
ṛecdeγ kwen argaz tameţţut



274

Insipide le Destin qui s'est saisi de moi
mais il était écrit sur mon front
que ce temps serait de traîtrise

Je suis venu à pied de Tunis
par des chemins gardés
à travers le Sahara pays des déserts

Je construisais, il détruisait jusqu'aux fondations[1]
mais Dieu lui réserve ses coups
Mes épreuves s'en sont allées en pure perte.

275

Sage tout a été prédestiné
Mon attente a été trompée
Me voici orphelin guettant près de la porte

Mon cœur de nouveau blessé a fondu en larmes
Il grouille de vers
Alors que chacun a vécu son printemps

Mon mal à peine apaisé ressuscite
Gloire à Toi Dieu adoré
Je n'avale plus que contraint

Prieurs prosternés et soumis
Brisez mes fers
J'en appelle à vous hommes et femmes

1. Le poète fait allusion à son frère.

Nusa d d inebgi meqsud
nufa d lmuhud
awal i wen nniγ metbut

Armi ncab imi w ihud
ay nexḍa lḥudud
lukan axiṛ day nemmut.

276

A Ṛebbi deg nessutur
dawi d lmeḍṛuṛ
Laâceq u lqella l-lmesṛuf

γriγ Leqwran kul ssduṛ
tẓallaγ tthuṛ
ism iw ar medden maâṛuf

Tura imi ncab neqqur
la γ reggmen laâṛuṛ
weḥceγ iγli d felli lxuf.



Je suis venu en invité
Et j'ai trouvé un lit [1]
Je vous le dis en vérité

Il a fallu les cheveux gris et la bouche édentée
Pour que je passe les bornes
Mieux valait la mort.

276

Dieu à qui vont nos requêtes
Guéris le déshérité
Tout ensemble amoureux et démuni

J'ai étudié le Koran ligne à ligne
Je faisais la prière du Dohor [2]
Mon nom était partout répandu

Maintenant que je suis blanchi et desséché
J'essuie l'insulte des gredins
Je suis esseulé l'épouvante a fondu sur moi.

1. Sens ici peu sûr.
2. Celle du début de l'après-midi, qu'on peut remettre au soir pour la joindre à celles qui viennent plus tard.

279

Ddenya anṛuḥ laqrar
d aqcic ney d amyar
lameṛ r -Ṛebbi ṣebḥanu

Ayen d ixleq ad inḍeggaṛ
a s yeg akw leqrar
ur t icqi ḥed ma iṭru

W' isaan kr' ad yeçç meqqar
ifren deg lxetyaṛ
g-gwas is aan' ad yernu

282

Lmeḥna w ur teṭnaawad
ur zmiren laabad
ad kksen ccedda felli

Lehlak iw simmal yeẓẓad
aani day nugad
ḥulfay i ssuṛa w teyli

D zzehṛ iw ay d aḥessad
rebḥen akw laabad
nek yug' ad ii d iwali.



279

Nous devons quitter le monde sans y laisser de trace
Jeunes ou vieux
Telle est la volonté de Dieu gloire à Lui

Tout ce qu'il a créé se perdra
Et ira vers le but fixé
Que Lui importe que quelqu'un pleure

Si tu as quelque chose au moins jouis-en
Choisis le plus exquis
Tu ne prolongeras pas d'un seul jour ta vie.

282

Indicible est ma peine
Et nul être ne peut
M'enlever de tourment

Mon mal chaque jour empire
Aurais-je peur
Je sens tout mon corps abattu

Un destin jaloux me poursuit
Tout le monde est heureux
Mais Dieu ne veut point
[tourner ses regards vers moi.

283

Ata wul iw yeṭṛeğṛiğ
af lqern uâwij
âusseγ am gujil tabburt

Atnâaṛeḍ a Sidi Ali ssid
ahaya mmi s n ssid
tedâuḍ ar tifrir tagut.

Ay̆ helkeγ lehlak d uswid
kulyum yeẓẓeggid
abrid a ḥubaγ lmut.

285

Helkeγ lehlak d amqennin
kulyum y̆esmeqnin
mi ḥliγ teznu d tiy̆ta

Ddwa s ṭṭelb' ur t sain
nudaγ timdinin
steqsaγ ddkuṛ u nnta

Abrid a heggit timedlin
qbel ad awen iṛin
Muḥend af tizi l-lmuta.



283

Mon cœur délire
Sur ce siècle tors
Dont orphelin je garde la porte

Lion Ali[1] assiste-moi
Homme de noble race
Prie que se dissipe ma brume

Je souffre d'un mal noir
Qui chaque jour empire
Cette fois j'ai terreur de mourir.

285

Je souffre d'un mal tenace
Qui chaque jour se propage
Et après chaque répit ressuscite

Les clercs n'en ont pas le remède
J'ai parcouru toutes les villes
Interrogé hommes et femmes

Cette fois préparez les dalles
Avant qu'on ne vous dise
Mohand est sur le point de mourir.

1. Ali, gendre du Prophète, héros des légendes islamiques.

286

A ccix Muḥend-u-Lḥusin
nusa d a k nissin
neḍmaa si lǧiha k cwiṭ

A lbaz izedγen leḥṣin
iḥubb ik weḥnin
amkan ik ḥed ur t ibbwiḍ

γer ssfeṛ heggi aawin
ul iw d amuḍin
tamurt atbeddel wiyiḍ[1].

1. Variante Feraoun (*Voyage*, 13).
3 - ul iw irekb it lγiḍ
5 - ilaq ak wissin
ata ikcm iyi uşemmiḍ
7 - a ssaddat heggit aawin
si tizi akin
tamurt a ţ zedγen wiyiḍ.



286

Cheikh Mohand-ou-El Hocine
Je suis venu te connaître
Car j'attends quelque aide de toi

Faucon qui hantes le manoir
Tu es aimé de Dieu très Bon
A ta hauteur nul n'atteint

Pour le voyage prépare le viatique
Mon cœur souffre
Ce pays va changer d'hommes[1].

1. Variante Feraoun (*Voyage*, 13) :
3 - Le trouble a saisi mon cœur
5 - Il te faut un pair
Le froid est entré en moi
7 - Saints préparez le viatique
Pour aller de l'autre côté du col
Dans ce pays d'autres vont venir

## SI MOHAND

Si Mohand, fils de M'hand at Hamadouche est né vers 1845 à Icheràiouen (Haute Kabylie). Il appartient à une famille relativement aisée. Si Mohand est destiné à la lecture et à l'écriture de la langue sacrée : le Koran. Il devait assurer les fonctions de taleb. En 1871, avec la grande insurrection de El-Mokrani et du cheikh Aheddad, une partie de sa famille sera exécutée, dont le père de Mohand. Mohand échappera au massacre grâce à l'intervention d'un militaire qui jugeait sa mort inutile. Le village du jeune homme est incendié. Il est contraint dès lors de vivre livré à lui-même. Poète, Si Mohand vit dans l'errance jusqu'à sa mort en 1906.

# ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

A. Hanoteau, *Poésies populaires de la Kabylie du Djurdjura*, Paris, Imprimerie impériale éd., 1867.

Belkacem Ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, Alger, Jourdan éd., 1887, pp. 377 à 407 : « Chansons et poésies ».

L. Rinn, « Deux chansons kabyles sur l'insurrection de 1871 », *Revue africaine*, 1887, t. 31, pp. 55 à 71.

René Basset, *L'Insurrection algérienne de 1871 dans les chansons populaires kabyles*, Louvain, Istas éd., 1892, 60 p.

Si Said Boulifa, *Recueil de poésies kabyles*, Alger, Jordan éd., 1904.

E. Layer, *Par monts et par vaux. Poésies populaires kabyles*, Rouen, Lainé éd., 1913.

Henri Basset, *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, Carbonel, 1920.

Jean Ambouche, *Chants berbères de Kabylie*, Tunis, Monomotapa éd., 1939.

Emile Dermenghem, *La Poésie kabyle de Si Mouh ou Mohand et les isefra*, Documents algériens, série culturelle, 1951, n° 57.

Mouloud Feraoun, *La Légende de Si Mohand*, Algérie, septembre 1958.

Mouloud Feraoun, *Les Poèmes de Si Mohand*, Paris, Editions de Minuit éd., 1960.

Pierre Savignac, *Poésie populaire des Kabyles*, Paris, F. Maspero éd., 1984.

M. Taos Ambouche, *Le Grain magique*, Paris, F. Maspero éd., 1966.

Mouloud Mammeri, *Les Isefra - poèmes de Si Mohand-ou-Mhand*, Paris, F. Maspero éd., 1969.

# TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN AVRIL 1994
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DU LION
90700 CHATENOIS LES FORGES
DÉPOT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1994

ISBN : 2-7291-0990-0
ISSN : 0-993-8672